

AUTOBIOGRAPHIE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA

http://voiemystique.free.fr/ignace_de_loyola_autobio_01.htm

INTRODUCTION

Alain Guillerrou

À l'automne de l'année 1554, dans la pauvre maison professe de la Compagnie de Jésus, à Rome, non loin du Capitole et du palais où résidait le pape à cette époque, chaque matin, sous un portique proche du bâtiment appelé la Tour rouge, deux hommes vêtus de noir faisaient les cent pas, arpentant un sol qu'on peut imaginer de briques roses, grossièrement jointes et frustes. En contre-bas, un jardin où les novices ont le droit de jouer à la balle et plus loin, au fond, des bâtiments vieillots que l'on appelle d'un nom pompeux, « l'appartement du Duc », parce que François de Borgia, encore duc de Gandie et puissant du monde, n'a pas dédaigné d'y loger quand il est venu à Rome en grand apparat : aussi bien, en dépit de sa magnificence, était-il un Compagnon de Jésus, ayant prononcé en secret les vœux décisifs.

Les deux religieux vont et viennent sous le portique. L'un est petit. Il a le crâne dégarni et, sous le front large, les yeux s'enfoncent profondément dans leurs orbites.

Il porte au menton une courte barbe. L'autre, on peut l'imaginer grand et brun. Il est portugais. Il s'appelle Luis Gonçalves da Camara. Il joue le rôle de « ministre » dans la maison professe, c'est-à-dire de Père intendant. Comme il a une mémoire étonnante, il s'est trouvé tout désigné pour accompagner le petit homme boiteux dans sa monotone promenade. Il l'accompagne, l'écoute, enregistre mentalement ce que l'autre lui dit et tout à l'heure, dans sa chambre, il consignera tout par écrit, fidèlement, mot pour mot, avec plus que du respect < de la dévotion. Sa mission est importante : recueillir sur les lèvres du Fondateur de la Compagnie de Jésus les souvenirs qu'il garde de sa vie passée et des expériences divines qu'il a connues. Il sait, ce Père Gonçalves da Camara, que la Communauté entière compte sur lui pour qu'il donne une relation très exacte de cette autobiographie orale que nul avant lui n'a jamais entendue, qu'il n'entendra lui-même qu'une fois et que nul après lui n'entendra jamais plus.

Il avait été très difficile d'obtenir d'Ignace de Loyola qu'il acceptât de raconter sa vie. Lui qui avait horreur de la « vaine gloire » se serait énergiquement refusé à toute confidence qui eût exprimé rien d'autre que l'histoire d'une existence humaine. C'était un moment de l'histoire de Dieu agissant dans le monde que ses fils spirituels lui demandaient de relater : ils voulaient que le Fondateur leur laissât par écrit le compte de ses travaux et de ses jours et fît l'énoncé des grâces accordées par Dieu à son serviteur dans le temps qu'il créait la Compagnie de Jésus. Or cet Institut avait eu pour fondement véritable non le texte des Constitutions, quelque génial qu'il fût, mais la personnalité du Fondateur < mieux, l'être qu'était devenu le Fondateur, sous la main façonnant de Dieu. Présentée de la sorte, la tâche devenait sacrée, au sens le plus fort du mot.

Le saint finit par acquiescer, mais on lira dans les Préfaces de Nadal et de Camera, comment il hésita encore et temporisa et s'interrompit, ayant commencé.

Pourtant, quel étonnant pèlerinage, non plus effectif, ni à Montserrat ou à Jérusalem, mais en esprit et par récapitulation mentale, celui qui se désignait si volontiers du nom de Pèlerin, allait-il accomplir, en marchant de son pas boiteux d'un bout à l'autre de la galerie, tandis que son compagnon, penché sur lui pour mieux l'écouter, essayait de tricher, de temps en temps, et regardait de ses propres yeux les yeux d'un homme qui avait fermement cru voir la Madone et Dieu le Père...

Telle est l'image de départ qu'un cinéaste avisé pourrait choisir s'il voulait présenter la vie de saint Ignace de Loyola racontée par lui-même : deux silhouettes noires sur le pavement rose de la galerie couverte, allant tout doucement et s'arrêtant parfois, puis revenant sur leurs pas. Dans le

fond du décor, les verdure du jardin et, plus loin, quelque campanile de Rome se profilant sur le ciel bleu. En surimpression, la liste inévitable des artisans du film.

Après quoi, par un habile « fondu-enchaîné », une autre galerie apparaîtra, celle d'une ferme-château du pays basque espagnol, près d'Aspeitia, grosse tour massive en pierre et en brique, environnée de prés et d'arbres où le descendant des hobereaux de Loyola vint au monde, en 1491, et vécut son jeune âge.

Le récit de Gonçalves da Camara ne serait d'aucun secours au cinéaste pour ces premières séquences : tout le début de la biographie, relatif aux « légèretés » d'une jeunesse mondaine, a été escamoté à cause d'une pudeur plus scrupuleuse chez les disciples qu'elle n'était chez le maître... Légère, certes, elle le fut, l'adolescence de ce jeune page, admis, vers la quinzième année, à la cour du Contador Mayor Juan Velasquez de Cuellar, trésorier général de la Couronne de Castille, dans la bourgade d'Arevalo.

On s'amuse fort, là-bas, on se battait en duel, on dansait. Même, en 1515, la fureur de vivre poussa le Chevalier de Loyola, âgé de vingt-quatre ans, à commettre en temps de carnaval dans son propre pays, à Aspeitia, quelque excès, dont nous ne savons rien, sauf qu'il n'y eut pas mort d'homme, mais qui fut grave au point d'obliger le coupable à comparaître devant un tribunal, à Pampelune, Pampelune, nom qui amuse et fait sourire, à la façon de Pampérigouste, mais qui restera lié, dans l'esprit d'Ignace de Loyola, à deux souvenirs pénibles, celui de l'incarcération de 1515, d'abord, puis celui du siège, quelques années plus tard, mais ici la voix du Pèlerin lui-même commence de se faire entendre : « Et ainsi, se trouvant dans une forteresse que les Français attaquaient... »

Jusqu'à présent, la ressource de « tableaux » aux couleurs vives et pittoresques s'est offerte en abondance à notre cinéaste : châteaux forts, salles d'armes et salles de bal, costumes de la Renaissance espagnole, cavalcades, escarmouches et petites guerres, villages basques posés au creux de vallonnements doux. Mais le décor va changer : l'Aragon, la Catalogne, la Palestine, l'Italie encore. Ajoutons cinq traversées maritimes, avec deux tempêtes, et même, une fois, la chasse donnée au bateau par un corsaire... Quels « extérieurs », en vérité ! Jérusalem au temps de Soliman le Magnifique, le Paris de Rabelais, Rome à l'époque où Michel-Ange bâtit Saint-Pierre... Un montreur d'images pourrait-il souhaiter occasions, ou prétextes, aussi propices à d'éblouissantes reconstitutions d'histoire ?

Mais le grand danger serait que l'auteur du film n'eût souci, en effet, que de nous présenter un « documentaire ». Le voyage du Pèlerin est autre chose : avant tout, un voyage intérieur, une quête de Dieu et l'attestation, aussi, que Dieu fut trouvé. C'est là, peut-être, le secret le plus intime de ce récit : il tend à convaincre le lecteur, et singulièrement le Compagnon de Jésus, que les aventures inouïes, les péripéties dramatiques < et dangereuses au point de conduire à deux doigts de la mort > n'ont servi qu'à la gloire de Dieu, en donnant tant de signes de sa puissance, de sa miséricorde, de son intention. L'intention de Dieu éclate, d'un bout à l'autre de la biographie : il fallait que le Pèlerin échappât à la mort, à Pampelune, puis à Loyola sous le bistouri des chirurgiens, et à Fondi que ravageait la peste. Il fallait qu'il ne fût point abandonné par les matelots sur une île déserte au cours de la traversée de Venise à Jérusalem, et que ni les Turcs, au Mont des Oliviers, ni les Français ou les Espagnols, près de Pavie, ne fussent assez brutaux pour se débarrasser de lui par un coup de poignard. Égaré dans les Apennins, entre Gênes et Bologne, il chemine le long d'une falaise à pic, au pied de laquelle gronde un torrent. Il s'arrête, effrayé. Devant lui une cascade et derrière lui un sentier de chèvre qu'il ne sait plus redescendre. Pris de vertige, il va tomber au fond du ravin et avec lui les Exercices spirituels, dans sa musette, et la Compagnie de Jésus n'aura été qu'un beau projet... Mais non. Il faut, ici encore, qu'il se tire d'embarras, même si c'est à quatre pattes à gatas, comme un chat...

Et puis, à maintes reprises, les cieus s'entrouvrent et il est à ce point persuadé d'avoir vu la Vierge, le Christ, Dieu le Père, d'avoir saisi ce qu'est la Trinité ou la présence divine dans l'Eucharistie « qu'il mentirait s'il disait le contraire ». La formule revient souvent, traduisant comme un sentiment de contrainte devant l'évidence et traduisant aussi, par tant de sincérité lucide, le vu que l'on manifeste beaucoup de circonspection, si les cieus s'entrouvrent... D'où l'ambivalence

de ces comptes rendus fréquents < et parfois méthodiques, comme est celui des expériences mystiques vécues à Manrèse, toutes classées et numérotées. D'une part ils témoignent d'une sorte de garantie accordée par Dieu à l'œuvre entreprise, à la création de la Compagnie de Jésus. D'autre part ils mettent en garde contre toute expérience qui ne serait pas authentifiée par ses « effets ».

Saint Ignace de Loyola récapitule sa vie « pour que l'on comprenne comment Notre Seigneur se conduisit avec cette âme »... Il n'est pas de meilleur résumé de toute la confiance et de ses desseins profonds que ce petit membre de phrase dicté par le narrateur en tête d'un incroyable épisode, le récit du meurtre qu'il a failli commettre sur la personne d'un Maure. « La conduite de Notre Seigneur ». C'est elle qui est mise au premier plan, comme si la conduite de la créature ne valait pas qu'on la considérât en elle-même mais n'avait de Dieu.

Certes, depuis le moment où le chevalier convalescent avait discerné cette intention, dans la salle haute de son château natal, il avait parcouru, sous la conduite divine, un itinéraire spirituel bien plus pathétique que l'autre, que la pérégrination aventureuse sur la surface de la terre. Et les périls n'avaient pas manqué non plus au cheminement intérieur, l'angoisse, les scrupules, la tentation de suicide... Tel est le sens profond du petit livre qu'on va lire : au-delà des anecdotes bizarres ou émouvantes, c'est le comportement d'une Personne à l'égard d'un humain que l'on suit à la trace, une Pédagogie agissant « de la même manière qu'un maître d'école traite un enfant », et conduisant cet enfant, au terme du Pèlerinage, vers un sanctuaire invisible.

Ainsi les épisodes hauts en couleur, randonnée chez les Turcs, voyages au péril de la mer, déambulations d'étudiant clochard dans les rues de Lutèce, ne devront pas masquer le dialogue secret de cette âme avec son maître, du moins si l'on veut suivre en esprit de vérité les moments de ce film extraordinaire. Et c'est à tout cela que l'on doit penser lorsque, la lumière s'étant faite de nouveau dans la salle, on voit encore sur l'écran, ou sur les plis du velum dont les bords se rejoignent dans le fracas de la musique finale, l'image pâlisante du petit homme boiteux et de son grand compagnon : ils marchent, ils marchent toujours, jusqu'au bout de la galerie, puis ils reviennent vers nous, à petits pas sur les briques inégales du pavement rose, dont la couleur, de plus en plus, s'éteint.

NOTE SUR LA TRADUCTION

Il y a deux manières de trahir par la traduction un texte comme est l'Autobiographie de saint Ignace. On peut d'abord serrer le mot à mot de très près, en respectant tous les détails, parfois aberrants, de la syntaxe et du style. On peut au contraire prendre de grande libertés avec l'original et lui donner un équivalent facile. La première méthode conduit à Gonçalves da Camara une narration aussi élégante qu'on voudra mais qui n'a pas été la sienne. La solution est à mi-chemin entre les deux excès. Elle consiste à vouloir donner au lecteur d'aujourd'hui l'impression qu'a donnée l'Autobiographie aux lecteurs du temps. Le résultat sera un texte en vérité, fidèle. Aussi bien ce document est-il de style oral, calqué sur des propos réellement entendus et il a toute la rudesse, parfois abrupte, du langage de saint Ignace, tel que le révèle cette autre confidence directe, le Journal spirituel.

Que le Père Gonçalves da Camara ait été un secrétaire scrupuleux, on en a la preuve par le soin avec lequel il sépare les propos recueillis sur les lèvres de son maître, des petites notes personnelles qu'il ajoute de-ci de-là. Or ces notes ne contenaient rien de si particulier que leur insertion à part se justifiât d'emblée.

Et puis bon Père affirme nettement le scrupule qu'il a eu < et nous n'avons aucune raison de mettre en doute sa parole «de n'insérer dans sa narration aucun mot qu'il n'ait entendu prononcer par Ignace de Loyola lui-même. Bien mieux, les «etc.» qui parfois terminent les phrases ne doivent pas être pris pour autant de marques de désinvolture. Il est au contraire tout à fait probable que Gonçalves da Cama indique par ce signe que la phrase prononcée s'est en effet interrompue. Et l'on imagine très bien le saint Fondateur soulignant d'un geste de la main son désir de ne pas finir tel propos parce que la suite est trop connue ou dépourvue d'intérêt. Les « etc. » ne témoignent pas d'un irrespect qui serait inconcevable mais d'un extrême scrupule.

Il convient au traducteur d'imiter, en suivant au plus près la narration de Luis Gonçalves da Camara, l'exemple qu'a voulu donner ce parfait secrétaire. Quelle qu'en soit la difficulté, l'entreprise vaut qu'on la tente: c'est la seule chance que l'on ait de retrouver avec exactitude la parole même du saint.

PRÉFACE DU PÈRE JÉRÔME NADAL (1)

J'avais entendu, moi et d'autres Pères, notre Père Ignace nous dire qu'il avait prié Dieu de lui accorder trois grâces, avant qu'il ne sortit de cette vie.

La première était que l'Institut de la Compagnie fût confirmé par le Siège apostolique, la seconde était que les Exercices spirituels le fussent également, la troisième, qu'il pût laisser les Constitutions toutes rédigées (2). Me rappelant cela et voyant que Dieu avait accompli ses désirs, je craignais qu'il ne nous fût enlevé et appelé à une vie meilleure. Sachant que les autres saints pères fondateurs d'instituts monastiques avaient coutume de laisser comme testament à leurs fils quelques avis, propres, selon leur jugement, à les aider en vue de la perfection, je cherchai une occasion opportune afin de demander la même chose à notre Père.

Il advint, un jour de l'année 1551, qu'étant ensemble tous les deux, il me dit: «J'étais allusion, à ce que je crois, à quelque extase ou ravissement qui venait de prendre fin ce qui lui arrivait fréquemment. Avec toute ma vénération je lui demandai : « Qu'est-ce que c'était, Père ? » Mais il détourna la conversation. Moi, pensant que le moment était opportun, je le priai et le suppliai de vouloir bien nous décrire le chemin par lequel le Seigneur l'avait conduit depuis les premiers jours de sa conversion afin que cette relation pût nous servir de testament et d'ultime instruction de notre Père. « Comme Dieu vous a concédé les trois grâces que vous désiriez obtenir avant votre mort, nous craignons, Père, que vous ne soyez bientôt appelé au ciel. »

Il s'excusa, disant qu'il était trop occupé et qu'il ne pourrait, pour le moment, consacrer à ce projet ni son attention ni son temps. « Célébrez, tout de même, me dit-il, trois messes à cette intention-là », conjointement avec Polanco et Ponce (3). Et communiquez-moi votre opinion, à la suite de votre prière. « Nous continuerons d'avoir le même avis qu'à présent, Père », lui répondis-je. Il répliqua avec beaucoup de douceur : « Après avoir célébré les trois messes nous lui fîmes part des mêmes souhaits. Il nous promit de les satisfaire. »

L'année suivante, comme je rentrais à nouveau de Sicile, pour être envoyé en Espagne, je demandai au Père s'il avait fait quelque chose. « Rien », me répondit-il.

De retour d'Espagne en l'année 1554, je l'interrogeai encore. Il n'avait même pas commencé. Alors, mû par je ne sais quelle impulsion et, certes, avec insistance, je dis au Père: « Il y a bientôt quatre ans que je vous demande, non seulement en mon nom mais au nom des autres Pères, que vous nous expliquiez comment Dieu vous a formé en esprit depuis le début de votre conversion. Nous croyons en effet que ce sera utile aussi bien pour nous-mêmes que pour toute la Compagnie. Mais je vois que vous n'en faites rien et je m'enhardis à vous assurer, Père, que si vous nous concédez enfin ce que nous désirons tant, nous saurons tirer profit de cette grâce. Dans le cas contraire nous ne faillirons pas le moins du monde pour autant et nous travaillerons, en nous confiant dans le Seigneur, exactement comme si vous aviez tout écrit (4). »

Le Père ne répondit rien. Mais le même jour, à ce que je crois, il appela le Père Luis Gonçalves et commença de lui dicter sa narration. Le Père Luis, qui possède une excellente mémoire, mettait aussitôt tout par écrit: c'étaient les Actes du Père Ignace, répandus aujourd'hui de façon courante (5).

Le Père Luis fut électeur à la première Congrégation générale et il fut élu, par cette même Congrégation, Assistant du Préposé général, le Père Lainez. Plus tard il devint maître en culture profane et en formation chrétienne du roi de Portugal don Sebastien. C'est un Père vraiment remarquable par sa piété et sa vertu. Le Père Gonçalves a rédigé son ouvrage partie en espagnol, partie en italien, selon qu'il disposait d'un secrétaire capable d'écrire dans l'une ou l'autre langue. La version latine est du Père Annibal du Coudray, homme très docte et très pieux (6). Tous deux, auteur et traducteur, vivent encore parmi nous.

AVANT-PROPOS DE LUIS GONÇALVES DA CAMARA

En l'année 1553, un vendredi matin, le 4 août, veille de Notre-Dame des Neiges, le Père étant dans le jardin près de la maison ou appartement qu'on appelle appartement du Duc, je me mis à lui rendre compte de certaines particularités de mon âme et entre autres choses, je lui parlai de la vaine gloire.

Le Père me dit, en guise de remède, de rapporter de nombreuses fois à Dieu toute chose qui me concernait en m'efforçant de lui offrir tout le bien qu'il pouvait trouver en moi, en reconnaissant ce bien comme lui appartenant et en lui rendant grâce...

Et il me parla de telle manière qu'il me consola beaucoup, si bien que je ne pus retenir mes larmes. Il me raconta aussi comment il avait été tourmenté deux ans par ce défaut au point que, lorsqu'il s'était embarqué de Barcelone pour Jérusalem. De même en d'autres circonstances semblables. Il ajouta quelle grande paix, touchant ce point, il avait éprouvée depuis lors dans son âme.

Ensuite, une heure ou deux plus tard, nous allâmes manger. Comme nous étions à table, lui, Maître Polanco et moi, notre Père nous dit qu'à de nombreuses reprises Maître Nadal et d'autres Pères de Compagnie, lui avaient demandé quelque chose et que jamais il ne s'était décidé. Mais après avoir parlé avec moi et s'être recueilli dans sa chambre, il avait éprouvé une grande dévotion et inclination à accepter < il parlait d'ailleurs d'une manière qui montrait que Dieu lui avait donné une grande clarté sur son devoir de faire cette chose < qu'il s'était complètement déterminé.

Or cette chose était de raconter ce qui, jusqu'à l'heure présente, s'était passé dans son âme. Il avait également décidé que je serais celui à qui il découvrirait ces choses.

Le Père se trouvait alors très malade. Lui qui avait coutume de ne jamais se promettre un jour de vie < et même quand on lui disait : "Je ferai ceci dans quinze jours ou dans huit jours", il répondait chaque fois, comme effrayé : "comment ? Vous pensez vivre si longtemps ?" < cependant, cette fois-là, il déclara qu'il espérait vivre trois ou quatre mois pour achever cette affaire.

Le lendemain je lui adressai la parole et lui demandai quand il voulait que nous commencions. Il me répondit que je devais lui rappeler la chose chaque jour je ne me souviens pas pendant combien de jours jusqu'à ce qu'il trouvât la libre disposition de se mettre à l'oeuvre. Mais il ne la trouva pas, à cause de ses occupations < et il en vint ensuite à me demander que ce soit chaque dimanche. C'est ainsi qu'en septembre < je ne me rappelle pas pendant combien de jours – le Père me convoqua et se mit à me raconter toute sa vie et ses écarts de jeunesse, clairement et distinctement, avec toutes les circonstances. Puis il m'appela, dans le même mois, trois ou quatre fois et il parvint dans son récit jusqu'au moment où il explique comment il voulut rester à Manrèse quelques jours < on voit d'ailleurs qu'à partir de là mon écriture est différente.

La façon dont le Père raconte est pareille à la façon dont il agit en toutes choses savoir avec tant de clarté qu'il semble rendre présent pour autrui tout ce qui appartient au passé. De plus, il n'était pas nécessaire de rien lui demander : tout ce qu'il fallait pour mettre quelque bien au courant, le Père se souvenait de l'indiquer. Moi, j'allais, immédiatement, tout consigner sans rien dire au Père, d'abord sous forme de notes, écrites de ma main, ensuite plus en détail, et c'est le texte qu'on trouvera plus loin.

Je me suis efforcé de ne mettre aucun mot que je n'aie entendu prononcer par le Père. Ce en quoi je crains d'avoir failli à ma tâche, c'est que, tenant à ne pas m'écarter des propos du Père, je n'ai pu rendre assez bien la force de certains d'entre eux.

Ainsi donc, j'ai écrit ce document, comme il a été dit plus haut, à partir de septembre 1553. Depuis cette date jusqu'à l'arrivée du Père Nadal, le 18 octobre 1554, le Père n'a cessé de s'excuser, alléguant des ennuis de santé et des occupations diverses qui s'offraient à lui. Il me disait : « Quand telle affaire sera terminée, rappelez-moi notre travail. » Cette affaire-là achevée, je le lui rappelais. Mais il me disait alors : « Maintenant, nous sommes occupés par une autre affaire. Quand celle-là sera menée à bien, rappelez-moi notre travail. »

À son retour, le Père Nadal se réjouit beaucoup d'apprendre que la tâche était commencée et il me donna l'ordre d'importuner le Père ne pouvait faire plus de bien à la Compagnie qu'en celle-là.

C'était vraiment fonder la Compagnie. Ce même Père Nadal parla au Père de nombreuses fois et le Père me dit que je devais lui rappeler notre travail dès qu'il en aurait fini avec l'affaire de la dotation du Collège. Cette affaire réglée, il fallut attendre que fût terminée celle du Prêtre et que partît le courrier (7).

Nous avons recommencé le 9 mars. Bientôt après, le pape fut en danger. Il mourut le 23. Le Père ajourna nos entretiens jusqu'à l'élection du nouveau pape, lequel à peine élu < c'était le pape Marcel > tomba malade lui aussi et mourut. Le Père attendit encore jusqu'à l'élection du pape Paul IV. Ensuite, à cause des fortes chaleurs et de ses nombreuses occupations, il fut toujours retenu, jusqu'au 21 septembre, date à laquelle on commença d'envisager mon envoi en Espagne. J'insistai alors vivement auprès du Père pour qu'il accomplît la promesse qu'il m'avait faite et c'est ainsi qu'il prit date pour le 22 au matin à la Tour rouge.

Ayant fini de dire ma messe, je me présentai devant lui pour lui demander si c'était l'heure. Il me dit d'aller l'attendre à la Tour rouge afin que je sois sur place quand il arriverait. Je compris que j'aurais à l'attendre longtemps. Comme je m'entretenais sous le portique avec un Frère qui m'interrogeait sur un sujet quelconque, le Père arriva et il me reprocha d'avoir manqué à l'obéissance et de ne pas l'avoir attendu l'obéissance et de ne pas l'avoir attendu là-bas. Il ne voulut rien faire ce jour-là. Ensuite nous avons de nouveau insisté vivement auprès de lui. Il revint alors à la Tour rouge et se remit à dicter, tout en marchant, comme il avait toujours fait. Moi, pour contempler son visage, je m'approchais sans cesse un peu plus. Il m'avertit: «Observez la Règle!» Et comme une fois, négligeant l'avis, je m'étais encore approché, coupable de la même curiosité deux ou trois fois de suite, il me répéta l'avertissement et s'en alla (8).

Au bout d'un certain temps il revint à la même Tour rouge achever la dictée. Cependant, comme je me préparais depuis quelques jours à me mettre en route (en effet la veille de mon départ fut le dernier jour où le Père s'entretint avec moi) je ne pus tout mettre au net à Rome même. Et, comme je ne disposais pas d'un secrétaire espagnol à Gênes, je dictai en italien les notes que j'avais emportées de Rome, sommairement écrites (9). Je mis fin à cette rédaction au mois de décembre de l'année 1555.

CHAPITRE PREMIER

Jusqu'à la vingt-sixième année de sa vie, il fut un homme adonné aux vanités du monde et principalement il se délectait dans l'exercice des armes avec un grand et vain désir de gagner de l'honneur.

Et ainsi, se trouvant dans une forteresse que les Français attaquaient (10), et tous étant d'avis qu'ils devaient se rendre à condition d'avoir la vie sauve, parce qu'ils voyaient clairement qu'ils ne pouvaient pas se défendre, il donna tant de bonnes raisons à l'alcalde (11), qu'il le persuada tout de même de se défendre, en dépit de l'opinion contraire de tous les chevaliers, lesquels se reconfortaient à son courage et à son énergie.

Et le jour venu où l'attaque était attendue, il se confessa à l'un de ses compagnons d'armes (13). Après que la bataille eut duré un bon moment, une bombe l'atteignit à une jambe, la brisant toute. Et comme le boulet passa entre ses deux jambes, l'autre aussi durement blessée.

Mais quand il fut tombé, ceux de la forteresse se rendirent immédiatement aux Français, lesquels, après s'être emparés de la place, traitèrent fort bien le blessé en se conduisant avec lui courtoisement et amicalement. Et après qu'il fut resté douze ou quinze jours à Pampelune, ils l'emmenèrent dans une litière à son domaine. Là, comme il se trouvait très mal, et qu'on avait appelé tous les médecins et chirurgiens de beaucoup d'endroits, ceux-ci jugèrent que la jambe devait être une nouvelle fois démise et les os placés une nouvelle fois en leurs emplacements, disant qu'ils avaient été mal remis l'autre fois ou qu'ils s'étaient dérangés en cours de route et que pour cette raison il ne pouvait guérir. Et de nouveau se fit cette boucherie, au cours de laquelle, comme pendant toutes les autres qu'il avait traversées auparavant, et qu'il traversa ensuite, il ne prononça jamais un mot et ne montra aucun autre signe de douleur que de serrer beaucoup les poings.

Et son état allait toujours empirant, il ne pouvait plus manger et connaissait les autres défaillances qui ont l'habitude d'être signal de mort.

Le jour de Saint-Jean étant proche, comme les médecins avaient très peu de confiance en son salut, il lui fut conseillé de se confesser. Et alors, après qu'il eut reçu les Sacrements, la veille de Saint-Pierre et Saint-Paul, les médecins dirent que si avant minuit il ne sentait pas d'amélioration, on pouvait le compter pour mort. Le dit malade avait coutume d'être dévot de saint Pierre et ainsi il plut Notre Seigneur et ainsi il plut à Notre Seigneur qu'à minuit même il commençât de se trouver mieux; et l'amélioration fut tellement croissante qu'au-delà de quelques jours on jugea qu'il était hors du péril de mort.

Et tandis que les os commençaient à se souder les uns avec les autres, il lui resta, sous le genou, un os qui chevauchait sur l'autre, à cause de quoi sa jambe restait plus courte; Et l'os à cet endroit se soulevait tellement que c'était chose laide, ce qu'il ne pouvait supporter parce qu'il était décidé à suivre la vie du monde. Il jugeait que cela l'enlaidirait et il demanda aux chirurgiens si l'on pouvait trancher cet os. Eux lui dirent qu'on pouvait bien le trancher mais que les douleurs seraient plus grandes que toutes celles qu'il avait traversées parce que l'os était guéri maintenant et qu'il faudrait du temps pour le trancher. Et cependant il se décida à se martyriser pour son propre goût bien que son frère plus âgé s'épouvantât et déclarât qu'une telle douleur, lui-même n'oserait pas la souffrir; mais cette douleur, le blessé la souffrit avec sa patience habituelle.

Et la chair une fois taillée ainsi que l'os qui était de trop, on veilla à employer des remèdes pour que la jambe ne restât pas si courte, lui appliquant beaucoup d'onguents et l'étirant de façon continue, avec des instruments qui le martyrisèrent de nombreux jours. Mais Notre Seigneur lui redonna la santé et il se rétablit au point d'être en tout le reste en bon état, sauf qu'il ne pouvait guère se tenir sur sa jambe et qu'il était forcé de rester dans son lit. Comme il était vivement porté à lire des livres mondains et pleins de faussetés, qu'on a coutume d'appeler livres de chevalerie, il demanda, se sentant bien, qu'on lui en donnât quelques-uns afin de passer le temps. Mais dans cette maison il ne s'en trouva aucun de ceux qu'il avait l'habitude de lire et alors on lui donna une Vie du Christ et un livre sur la vie des saints, en castillan (13). En lisant souvent ces ouvrages il s'attachait quelque peu à ce qui s'y trouvait écrit. Mais les laissant de côté, il s'arrêtait parfois pour penser aux choses qu'il avait lues et, d'autres fois, aux choses du monde auxquelles il avait l'habitude,

auparavant, de penser. Et parmi les nombreuses vanités qui s'offraient à lui, l'une tenait à tel point son cœur en sa possession qu'il était absorbé, parfois, à y réfléchir deux et trois et quatre heures sans s'en rendre compte, imaginant ce qu'il avait à faire au service d'une certaine dame, les moyens qu'il prendrait pour pouvoir aller jusqu'à la terre où elle était, les pièces de vers, les paroles qu'il lui dirait, les faits d'armes qu'il accomplirait à son service. Et il était si vaniteux de ce projet qu'il ne voyait pas à quel point il lui était impossible de le mener à bien ; parce que cette dame n'était pas de vulgaire noblesse : ni comtesse, ni duchesse mais sa condition était plus haute encore.

Cependant Notre Seigneur le secourait, faisant en sorte que ces pensées fussent suivies d'autres qui naissaient des choses qu'il lisait. Ainsi, lisant la vie de Notre Seigneur et des saints, il s'arrêtait à réfléchir en raisonnant avec soi-même : « Que serait-ce si je faisais ce que fit saint François et ce que fit saint Dominique ? » Et ainsi il méditait sur beaucoup de choses qu'il trouvait bonnes, se proposant toujours des choses difficiles et dures, et, quand il se les proposait, il lui semblait qu'il trouvait, au fond de soi, de la facilité pour les mettre en oeuvre. Le plus souvent son propos intérieur consistait à se dire : « Saint Dominique a fait ceci, eh bien, moi, il faut que je le fasse. » Ces pensées-là duraient, elles aussi, un bon espace de temps, puis d'autres choses l'ayant occupé dans l'intervalle, les pensées relatives au monde prenaient la suite et il s'arrêtait à elles aussi pendant un grand moment. Et cette succession de pensées tellement diverses dura assez longtemps, son esprit s'attardant toujours sur la méditation nouvelle, que ce fût celle des exploits mondains qu'il désirait accomplir ou celle des autres exploits qui s'offraient à son imagination, lesquels étaient de Dieu, jusqu'à ce que, fatigué, il les laissât et fit attention à d'autres choses.

Il y avait toutefois cette différence : quand il pensait à ce qui était du monde il s'y complaisait beaucoup mais quand, lassé, il cessait d'y penser, il se trouvait aride et insatisfait ; en revanche aller à Jérusalem nu-pieds, ne plus manger que des herbes, se livrer à toutes les austérités auxquelles il voyait que les saints s'étaient livrés, non seulement il éprouvait de grands élans intérieurs quand il méditait sur des pensées de ce genre mais même après les avoir quittées il restait satisfait et allègre.

Cependant il ne réfléchissait pas à tout cela ni ne s'arrêtait à soupeser cette différence sauf à partir du moment où ses yeux s'ouvrirent un peu : il se mit alors à s'étonner de cette diversité et à faire réflexion sur elle, saisissant par expérience qu'après certaines pensées il restait triste et qu'après d'autres il restait joyeux, et peu à peu, il en vint à connaître la diversité des esprits qui s'agitaient en lui, l'un du démon, l'autre de Dieu*[*Ce fut le premier enchaînement de propos qu'il fit dans les choses de Dieu et ensuite quand il fit les Exercices c'est d'ici qu'il commença à prendre lumière en ce qui concerne la diversité des esprits](15).

Ayant acquis de sa lecture une lumière qui était loin d'être faible, il se mit à penser plus franchement à sa vie écoulée et comprit en quelle nécessité il se trouvait de faire pénitence à cause d'elle.

Et alors se proposait à lui le désir d'imiter les saints, non qu'il considérât les circonstances de leur vie, mais il se promettait plutôt de faire, avec la grâce de Dieu, comme ils avaient fait. Ce qu'il désirait surtout c'était d'aller, sitôt guéri, à Jérusalem, comme il a été dit plus haut, en se livrant à autant de contraintes volontaires et d'abstinences qu'un esprit généreux, enflammé de Dieu, a coutume de souhaiter.

Et déjà s'en allaient à l'oubli ses imaginations passées, au profit des saints désirs qu'il avait, lesquels lui furent confirmés par une visitation spirituelle de la manière suivante : étant resté, une nuit, éveillé, il vit clairement une image de Notre-Dame avec le Saint Enfant Jésus et de cette vision, qui dura un notable moment, il reçut une très extraordinaire motion intérieure et il resta avec un tel écoeurement de toute sa vie passée et spécialement des choses de la chair, qu'il lui sembla qu'on avait ôté de son âme toutes les sortes d'images qui s'y trouvaient peintes. Ainsi, depuis cette heure-là jusqu'en août 1553, où ceci est écrit, il n'eut jamais le plus petit consentement pour les choses de la chair.

Et par cet effet on peut juger que la vision a été chose de Dieu, bien qu'il n'osât pas lui-même le déterminer et qu'il ne fît rien de plus qu'affirmer ce qui est dit ci-dessus (16).[(16) Cette phrase est très révélatrice du jugement prudent que saint Ignace prononce sur ses propres visions et de

l'importance qu'il donne à leur «effet».] Mais son frère, comme tous les autres dans la maison, ne fut pas sans connaître par le dehors le changement qui s'était opéré dans son âme intérieurement.

Lui, sans se soucier de rien, persévérait dans sa lecture et dans ses projets. Et le temps qu'il passait avec les gens de la maison il l'employait à parler des choses de Dieu pour le profit de leurs âmes. Comme il avait beaucoup apprécié les livres qu'il avait lus, il lui vint à l'esprit d'en tirer quelques éléments, en résumé, qui lui sembleraient essentiels dans la vie du Christ et des saints. Il se mit de la sorte à écrire un livre avec beaucoup de soin* [*Ce livre compta bientôt trois cent feuilles environ, de format «in quarto».] (il commençait à se lever et à circuler un peu dans la maison), copiant les paroles du Christ à l'encre rouge, celles de Notre Dame à l'encre bleue. Le papier était luisant et rayé et les lettres bien écrites, car il était très bon calligraphe. Une partie de son temps il la passait à écrire, l'autre à faire oraison. Et la plus grande consolation qu'il recevait était de regarder le ciel et les étoiles, ce qu'il faisait souvent et pendant longtemps, parce qu'il éprouvait à cette vue une très grande énergie à servir Notre Seigneur. Il pensait bien des fois à son projet, désirant être déjà tout à fait guéri pour se mettre en chemin.

Et comme il formait des plans sur ce qu'il ferait, à son retour de Jérusalem, pour vivre toujours en pénitence, l'idée s'offrait à lui de se faire admettre dans la Chartreuse de Séville, sans dire qui il était, afin qu'on le traitât en moindre considération et là-bas de ne manger que des herbes. Mais quand, à un autre moment, il pensait de nouveau aux pénitences qu'il désirait accomplir en allant à travers le monde, le désir de la Chartreuse se refroidissait en lui car il craignait de ne pouvoir exercer la haine qu'il avait conçue contre soi-même. Cependant il demanda à un serviteur de la maison qui allait à Burgos, de s'informer sur la règle de la Chartreuse et l'information qu'il reçut à ce sujet lui agréa.

Mais pour la raison dite plus haut et comme il était tout entier absorbé par le voyage qu'il pensait entreprendre sous peu et qu'il ne devait s'occuper de cette affaire qu'après son retour, il n'y prêta pas tellement d'attention. Bien mieux, sentant qu'il avait repris déjà quelques forces, il estima qu'il était temps de partir et il dit à son frère : «Messire, le duc de Najera, comme vous le savez, a appris que je vais bien. Il serait bon que j'aille à Navarrete.» (Le Duc s'y trouvait alors) * [*Son frère se doutait, ainsi que plusieurs, dans la maison, qu'il voulait se livrer à quelque grand changement.] Son frère l'emmena dans une chambre, puis dans une autre et, tout en lui témoignant beaucoup d'admiration, il se mit à le prier de ne pas se jeter à sa perte : qu'il considérât quelle espérance les gens mettaient en lui et à quelle valeur il pouvait atteindre, ajoutant d'autres paroles semblables, toutes l'intention de le détourner du bon désir qu'il avait. Mais la réponse fut de celle sorte que sans s'écarter de la vérité, au sujet de laquelle il avait déjà grand scrupule, < il put, en s'esquivant, prendre congé de son frère.

CHAPITRE SECOND

Et ainsi, monté sur une mule, il gagna Oñate en compagnie d'un autre de ses frères, et il le persuada en cours de route, d'aller accomplir une veillée à Notre Dame-d'Aranzazu (17). Puis, ayant fait oraison, cette nuit-là, afin d'acquérir des forces neuves pour son chemin, il laissa son frère à Oñate, dans la maison d'une de ses sœurs à qui ce frère voulait rendre visite et lui-même partit pour Navarrete-* [* Depuis le jour où il avait quitté sa terre, il se connaît chaque nuit la discipline.] Et comme il lui revint en mémoire qu'on lui devait un petit nombre de ducats, dans la maison du Duc, il lui parut qu'il serait bien de les percevoir et à cette fin il écrivit un billet au Trésorier. Et le Trésorier lui fit savoir qu'il n'avait pas d'argent. Le Duc ayant appris la chose, lui dit que l'argent pouvait manquer pour n'importe qui mais qu'il n'en manquerait pas pour un Loyola, auquel il désirait donner une bonne lieutenance, s'il voulait l'accepter, à cause du crédit qu'il avait gagné dans le passé. Et il perçut l'argent, en fit parvenir une partie à certaines personnes envers qui il se sentait obligé et consacra l'autre partie à une statue de Notre-Dame qui était détériorée pour qu'on la réparât et l'ornât très bien. Puis, congédiant les deux serviteurs venus avec lui, il partit seul, sur sa mule, de Navarrete, pour Montserrat.

Et dans ce trajet il lui arriva une chose qu'il sera bon d'écrire pour que l'on comprenne comment Notre Seigneur se conduisait avec cette âme, qui était encore aveugle bien qu'elle eût de grands désirs de le servir en toute chose dont la connaissance lui serait donnée : c'est ainsi qu'il était déterminé à faire de grandes pénitences n'ayant plus tellement en vue d'expié ses péchés que d'être agréable à Dieu et lui plaire * [*Il avait une si grande horreur pour ses péchés passés et le désir si vif de faire de grandes choses pour l'amour de Dieu que sans préjuger que ses péchés fussent pardonnés, il ne s'attardait pas beaucoup à s'en souvenir dans les pénitences qu'il entreprenait de faire.] Et alors, quand il se souvenait d'avoir à faire quelque pénitence qu'avaient faite les saints, il projetait de son sentir à la même et, mieux, à davantage. Et, au cœur de ces pensées, il trouvait toute sa consolation non en considérant aucune chose intérieure ni en sachant ce qu'est l'humilité, la charité, la patience, ni en sachant ce qu'est l'humilité, la charité, la patience, ni la discrétion propre à régler et modérer ces vertus, mais toute son intention était d'accomplir de ces grandes oeuvres extérieures parce que les saints en avaient accompli de pareilles pour la gloire de Dieu et il ne considérait aucune des circonstances particulières propres à ces oeuvres des saints.

Donc tandis qu'il allait son chemin, un Maure le rattrapa, monté sur un mulet. Et, se mettant à parler ensemble, ils en arrivèrent à discourir au sujet de Notre-Dame. Le Maure disait qu'il lui semblait en effet que la Vierge avait conçu sans homme ; mais qu'elle ait enfanté en restant vierge, cela il ne pouvait pas le croire et il en donnait pour cause les explications naturelles qui s'offraient à lui. De cette opinion, le Pèlerin, en dépit des nombreux arguments qu'il lui donna, ne put le faire démorde.

Alors le Maure s'élança avec tant de hâte que le Pèlerin le perdit de vue et resta là, à réfléchir sur ce qui s'était passé avec le Maure. Il lui vint alors quelques motions intérieures qui faisaient naître en son âme du mécontentement, car il lui semblait qu'il n'avait pas fait son devoir et qui excitaient aussi son indignation contre le Maure, car il lui semblait qu'il avait mal agi à consentir qu'un Maure eût dit de telles choses sur Notre-Dame, pour l'honneur de laquelle il était obligé de rétablir les choses.

Et ainsi il lui venait des désirs d'aller chercher le Maure et de lui donner des coups de poignard o cause de ce qu'il avait dit. Et, demeurant longtemps dans le combat pour ou contre ces désirs, il resta en fin de compte hésitant, sans savoir ce qu'il était obligé de faire. Le Maure qui s'était élané lui avait dit qu'il allait dans une localité qui se trouvait un peu plus loin sur le même chemin que le sien, très près du chemin royal (18) mais que le chemin royal ne passait pas par cette localité.

Et alors, lassé d'examiner ce qu'il serait bon de faire et ne trouvant aucune résolution certaine à quoi se déterminer, il décida ceci, à savoir laisser aller sa mule avec les rênes lâches, jusqu'à l'endroit où les chemins se séparaient. Si la mule choisissait le chemin du bourg, il chercherait le Maure et lui donnerait des coups de poignard. Si elle n'allait pas vers le bourg mais prenait le chemin royal, il le laisserait tranquille. Et, tandis qu'il faisait comme il avait décidé, Notre Seigneur

bien que le bourg fût à peine à un peu plus de trente ou quarante pas et que à un peu plus de trente ou quarante pas et que le chemin qui y conduisait fût plus large et meilleur, voulut que la mule prît le chemin royal et laissât de côté celui du bourg.

Et arrivant à un grand village, avant Montserrat, il décida d'y acheter le vêtement qu'il avait résolu de porter et avec lequel il irait à Jérusalem. Il acheta donc de la toile, de celle avec laquelle on fait d'habitude les sacs et d'une qualité qui n'est pas de trame serrée et qui a beaucoup de piquants et il en fit faire un vêtement long qui lui tombait jusqu'aux pieds. Il acheta aussi un bâton de pèlerin et une petite gourde et plaça le tout sur l'arçon de sa mule* [*Il acheta également des espadrilles mais il n'en chaussa qu'une : et cela non pour faire des manières mais parce qu'une de ses jambes était entourée de bandages et se trouvait en assez mauvais état de telle sorte que chaque soir, bien qu'il allât à cheval, il la trouvait enflée. Ce pied-là, il lui parut nécessaire de le garder chaussé.]

Et il s'en fut sur son chemin de Montserrat, songeant, comme il en avait toujours l'habitude, aux exploits qu'il devait accomplir pour l'amour de Dieu. Et comme il avait tout son esprit plein de ces choses qu'on lit dans Amadis de Gaule et dans les livres de ce genre (19), il eut l'idée de certaines choses semblables à celles-là et ainsi il prit la décision de veiller sous les armes toute une nuit, sans s'asseoir ni s'étendre, mais tantôt debout et tantôt à genoux, devant l'autel de Notre-Dame de Montserrat où il avait résolu de déposer ses habits et de revêtir les armes du Christ. Ensuite, parti de ce village, il s'en fut en pensant, selon son habitude, à ses projets. Et arrivé à Montserrat (20) après avoir fait oraison et s'être concerté avec le confesseur, il fit par écrit une confession générale et cette confession dura trois jours.

Et il se concerta également avec le confesseur pour que celui-ci fit recueillir sa mule par le couvent et pour que son épée et son poignard fussent suspendus dans l'église, sur l'autel de Notre-Dame. Et ce fut le premier homme auquel il découvrit sa détermination, car il ne l'avait découverte auparavant à aucun de ses confesseurs.

La veille de la fête de Notre-Dame de mars, la nuit, en l'année 1522, il s'en fut, le plus secrètement qu'il put, chercher un pauvre, en trouva un, se dépouilla de tous ses vêtements et les lui donna. Puis il revêtit son costume désiré et s'en fut s'agenouiller devant l'autel de Notre-Dame et, tour à tour à genoux et debout, son bâton à la main, il passa la nuit entière. Au point du jour il partit, afin de ne pas être repéré, et, non par le chemin direct de Barcelone où il aurait trouvé beaucoup de gens qui l'auraient reconnu et lui auraient rendu honneur, mais il gagna par un détour un village appelé Manrèse (21) où il avait décidé de rester dans un hôpital quelques jours et de noter aussi certaines choses dans son livre qu'il a avec beaucoup de soin et dont il ne se séparait pas, tirant de ce livre grand réconfort. Et s'étant éloigné de Montserrat à la distance d'une lieue il fut rattrapé par un homme qui arrivait avec beaucoup de hâte sur ses traces et qui lui demanda si c'était bien lui qui avait donné des vêtements à un pauvre ainsi que le disait ce pauvre. Il répondit que oui et les larmes lui vinrent aux yeux de compassion pour ce pauvre à qui il avait donné ses vêtements ; de compassion parce qu'il comprit que l'on tourmentait cet homme croyant qu'il les avait volés. Mais pour zélé qu'il se montrât à fuir l'estime, il ne put rester longtemps à Manrèse sans que les gens se missent à dire de grandes choses, leur opinion naissant de ce qu'il avait fait à Montserrat. Sa renommée aussitôt s'amplifia, et l'on disait bien plus qu'il n'y avait : il aurait abandonné tant et tant de rente, etc.

CHAPITRE TROISIÈME

Il demandait à Manrèse l'aumône chaque jour. Il ne mangeait pas de viande, ne buvait pas de vin, même si on lui en donnait. Les dimanches il ne jeûnait pas et si on lui donnait un peu de vin, il le buvait. Comme il avait été très préoccupé de soigner sa chevelure, selon la coutume de ce temps-là, et qu'elle était belle, il décida de la laisser à l'abandon, selon son état naturel, sans la peigner, ni la couper, ni la couvrir d'aucun objet, de nuit ou de jour. Et pour la même raison il laissait pousser les ongles de ses pieds et de ses mains parce qu'il leur avait donné, à eux aussi, autrefois, du soin. Comme il se trouvait dans cet hôpital, il lui arriva maintes fois en plein jour de voir une chose en l'air près de lui, qui lui donnait beaucoup de consolation parce qu'elle était très belle, considérablement belle. Il ne percevait pas bien quelle espèce de chose c'était mais d'un certain point de vue il lui semblait qu'elle avait la forme d'un serpent et que sur elle beaucoup de choses resplendissaient tels des yeux, bien que ce n'en fussent pas. Il se délectait beaucoup et se consolait à voir cette chose et, plus souvent il la voyait, plus grandissait la consolation et quand cette chose disparaissait à sa vue il en souffrait du déplaisir.

Jusqu'à cette époque il avait toujours persévéré comme dans un même état intérieur avec une grande égalité d'allégresse sans qu'il eût aucune connaissance des choses intérieures spirituelles. Pendant les jours que dura cette vision ou peu de temps avant qu'elle ne commençât (car elle dura beaucoup de jours), il lui vint une pensée d'une âpre violence et qui l'importuna : la difficulté de sa vie lui apparut, comme si on lui avait dit, au-dedans de son âme : « Et comment pourras-tu supporter cette vie, pendant les soixante-dix ans que tu as encore à vivre ? » Mais à cela il répondait, intérieurement aussi, avec une grande force (comprenant que la question venait de l'ennemi) : « Oh misérable ! Peux-tu me promettre une heure de vie ? » Et ainsi il vainquit la tentation et demeura en paix. Ce fut la première tentation qui lui vint après ce qui a été dit ci-dessus.

Cela se passa tandis qu'il entra dans une église où il entendait chaque jour la grand-messe et les vêpres et les complies, toutes cérémonies chantées, desquelles il recevait grande consolation, et ordinairement il lisait à la messe la Passion, continuant toujours d'avancer dans sa même égalité d'âme.

Mais peu après la tentation susdite, il se mit à connaître de grands changements dans son âme, se trouvant parfois dans un état de telle fadeur qu'il n'avait de goût ni à prier ni à entendre la messe ni à se livrer à aucune oraison.

Et, d'autres fois, il éprouvait à tel point le contraire et si subitement qu'il avait l'impression que la tristesse et la désolation lui étaient soudain enlevées comme l'on ôte une cape des épaules de quelqu'un.

Et il se mit alors à s'effrayer de ces alternances qu'il n'avait jamais éprouvées auparavant et à se dire en soi-même : « Quelle est cette nouvelle vie que nous commençons à présent ? » En ce temps-là il s'entretenait quelquefois avec des personnes spirituelles qui avaient confiance en lui et qui désiraient lui parler. En effet, bien qu'il n'eût pas connaissance des choses spirituelles, il montrait cependant beaucoup de ferveur dans sa conversation et une grande volonté d'aller de l'avant dans le service de Dieu. Il y avait à Manrèse, en ce temps-là, une femme très vieille par les jours et vieille aussi dans l'état de servante de Dieu. Elle était connue comme telle dans beaucoup de régions de l'Espagne, si bien que le Roi Catholique l'avait une fois appelée auprès de lui pour lui communiquer certaines choses. Cette femme, s'entretenant un jour avec le nouveau soldat du Christ, lui dit : « Oh ! Plaise à mon Seigneur Jésus-Christ qu'il veuille vous apparaître un jour. » Mais lui, effrayé de ce propos, répondit en prenant de but en blanc la chose : « Pourquoi donc Jésus-Christ devrait-il m'apparaître à moi ? » Il persévérait toujours dans ses confessions et communions de chaque dimanche.

Mais dans fait de ses scrupules. En effet, quoique sa confession générale de Montserrat eût été faite avec beaucoup de diligence et tout entière par écrit, comme il a été dit, cependant il lui semblait parfois qu'il n'avait pas confessé certaines choses et cela lui donnait beaucoup d'affliction. Bien qu'il s'en confessât encore, il ne restait pas satisfait. Alors il se mit à chercher des hommes spirituels capables de lui donner quelque remède à ces scrupules. Mais aucune chose ne l'aidait. À

la fin un docteur de la cathédrale, homme spirituel de valeur et qui prêchait dans cette cathédrale lui dit un jour en confession qu'il devait écrire tout ce dont il pouvait se souvenir. Il fit ainsi et après s'être confessé il fut tout de même assailli de scrupules, chaque fois les choses gagnant en subtilité, de telle sorte qu'il se trouvait très affligé. Et bien qu'il se rendit compte que ces scrupules lui causaient grand dommage et qu'il eût été bon de s'en défaire, il ne pouvait y réussir. Quelquefois il pensait que le remède serait que son confesseur, au nom de Jésus-Christ, lui donnât l'ordre de ne plus avouer aucune des choses passées et il désirait que le confesseur lui donnât cet ordre mais il n'avait pas hardiesse de s'en ouvrir à lui.

Cependant, sans qu'il le lui demandât, le confesseur en vint à lui ordonner de n'avouer aucune des choses passées, sauf s'il y en avait quelque'une de bien claire.

Mais comme il les tenait toutes pour très claires, il ne profita en rien de cet ordre et il resta ainsi toujours en peine.

En ce temps-là, il demeurait dans une petite chambre que lui avaient donnée les Dominicains dans leur monastère et il persévérait dans ses sept heures d'oraison à genoux, se levant régulièrement à minuit, et continuant tous les autres exercices déjà mentionnés. Mais en tout cela il ne trouvait aucun remède pour ses scrupules et beaucoup de mois avaient passé depuis qu'ils le tourmentaient. Une fois, très affligé par eux, il se mit en oraison et, dans la ferveur de cette oraison, il commença de pousser des cris vers Dieu, à pleine voix, lui disant : « Secours-moi, Seigneur, puisque je ne trouve pas le remède auprès des hommes ni auprès d'aucune créature. Si je pensais pouvoir le trouver, nulle peine ne me serait grande. Montre-moi, Seigneur, où le découvrir. Même s'il me faut suivre à la trace un petit chien pour qu'il me donne le remède, je le ferai. »

Comme il était dans ces pensées, il lui venait à maintes reprises des tentations de grande violence, qui le poussaient à vouloir se jeter dans un grand trou qu'il y avait dans sa chambre et qui était proche de l'endroit où il faisait oraison. Mais sachant que c'était péché que de se tuer il recommençait à crier : "Seigneur, je ne ferai pas de chose qui t'offense." Et il répétait ces paroles, de même que les précédentes, de nombreuses fois. Et il lui vint alors à l'esprit l'histoire d'un saint qui, pour obtenir de Dieu une chose qu'il désirait beaucoup, resta sans manger plusieurs jours jusqu'à ce qu'il l'eût obtenue (22). Il réfléchit à cette histoire un bon moment et à la fin, il résolut d'en faire autant, se disant à soi-même qu'il ne mangerait ni ne boirait tant que Dieu ne le secourrait pas ou tant qu'il ne se verrait pas dans la proximité de la mort. S'il lui arrivait de se voir in extremis, au point que, s'il ne mangeait pas, il lui faudrait mourir bientôt, alors il était résolu à demander du pain et à manger, se figurant que dans une telle extrémité il serait encore capable de demander du pain et d'en manger.

Cela se passa un dimanche après qu'il eut communié et toute la semaine il tint bon, sans mettre dans sa bouche aucune chose, ne cessant de faire ses exercices habituels et d'aller aussi aux offices divins et de faire son oraison à genoux, même à minuit, etc. L'autre dimanche arriva, jour où il devait aller se confesser, et comme il avait l'habitude de dire à son confesseur ce qu'il faisait, très en détail, il lui raconta aussi comment, cette semaine-là, il n'avait rien mangé. Le confesseur lui donna l'ordre de rompre cette abstinence.

Bien qu'il eût encore des forces, il obéit cependant et il se sentit ce jour-là et le jour suivant, libre de scrupules. Mais le troisième jour, qui était le mardi, étant en oraison, il se mit à se rappeler ses péchés, et, les traitant comme un objet qu'on enfle après un autre, il allait en pensée d'un péché du temps passé à un autre péché et il lui semblait qu'il était obligé de les confesser à nouveau. Mais au terme de ces réflexions il lui vint certains violents désirs de l'abandonner. Et c'est alors que le Seigneur voulut qu'il s'éveillât comme d'un rêve. Et comme il possédait déjà quelque expérience de la diversité des esprits, grâce aux leçons que Dieu lui avait données, il se mit à examiner par quels moyens cet esprit lui était venu et il se détermina ainsi avec une grande clarté à ne plus confesser aucune de ses fautes passées. À partir de ce jour-là, il demeura libéré de ces scrupules, tenant pour certain que Notre Seigneur avait voulu le délivrer par sa miséricorde.

En plus de ses sept heures d'oraison, il s'occupait à aider quelques âmes qui venaient le trouver, les entretenant dans les choses spirituelles. Tout le reste du jour dont il disposait, il le consacrait à penser aux choses de Dieu, revenant sur ce qu'il avait médité ou lu ce jour-là. Mais

quand il allait se coucher il lui venait maintes fois de grandes connaissances, de grandes consolations spirituelles si bien qu'il avait réservé à dormir < lequel n'était pas considérable. Et, réfléchissant certaines fois à cela, il en vint à penser en soi-même qu'il s'était fixé une certaine longueur de temps pour s'entretenir avec Dieu et qu'il avait, en outre, à sa disposition tout le reste du jour ; du coup il se mit à douter que ces connaissances spirituelles fussent du bon esprit et il en vint à conclure en soi-même qu'il valait mieux y renoncer et dormir pendant le temps destiné au sommeil. Et il le fit.

Il persévérait dans son abstention complète de viande, il s'y tenait ferme et ne pensait en aucune manière à changer, lorsqu'un jour, au matin, après son lever, un morceau de viande se présenta devant lui comme s'il le voyait avec les yeux du corps, sans qu'il eût éprouvé auparavant aucun désir de viande. Et en même temps il lui advint un grand assentiment de volonté pour que dorénavant il en mangeât. Et, bien qu'il se souvînt de son ferme propos d'autrefois, il ne pouvait douter du fait qu'il devait se décider à manger de la viande. Il raconta la chose, dans la suite, à son confesseur et celui-ci lui dit de voir si, par hasard, ce n'était pas là une tentation. Mais lui, après mûr examen, ne put jamais garder le moindre doute là-dessus.

En ce temps-là, Dieu le traitait de la même manière qu'un maître d'école traite un enfant, savoir : en l'enseignant. Était-ce à cause de sa rudesse et de son esprit grossier ou bien parce qu'il n'avait personne qui l'enseignât ou à cause de la ferme volonté que Dieu même lui avait donnée pour le servir, < en tout cas il jugeait clairement, et toujours il a jugé, que Dieu le traitait en effet de cette manière-là et, bien mieux, s'il en doutait, il penserait offenser la Divine Majesté. On peut voir de tout cela un témoignage dans les cinq points qui vont suivre.

Premier point. Il avait beaucoup de dévotion envers la Très Sainte Trinité et chaque jour il faisait oraison aux trois Personnes, chacune prise à part. Et comme il priait aussi la Très Sainte Trinité dans son ensemble il lui venait une réflexion : comment ? Il faisait quatre oraisons à la Trinité ? Mais cette réflexion lui donnait peu de souci ou même aucun, telle une chose de peu d'importance. Et comme un jour il priait sur les marches de ce même monastère (de Saint Dominique), récitant les heures de Notre-Dame, son entendement se mit à s'élever, comme s'il voyait la Sainte Trinité sous la figure de trois touches d'orgue < et cela avec tant de larmes et tant de sanglots qu'il ne pouvait se mouvoir. Il prit part ce matin-là à une procession qui sortait du monastère et il ne put retenir ses larmes jusqu'au repas. Après avoir mangé, il ne pouvait plus parler d'autre chose que de la Sainte Trinité, à l'aide de comparaisons nombreuses et avec beaucoup de joie et de consolation. Si bien que pendant toute sa vie il lui est resté cette impression de sentir une grande dévotion toutes les fois qu'il faisait son oraison à la Très Sainte Trinité.

Second point. Une fois devint présente à son entendement, non sans une grande joie spirituelle, la manière dont Dieu avait créé le monde. Il lui sembla voir une chose blanche d'où sortaient des rayons et avec laquelle Dieu faisait de la lumière. Mais ces choses il ne savait pas les expliquer et il ne se souvenait pas non plus tout à fait bien des connaissances spirituelles qu'en ce temps-là Dieu imprimait dans son âme.

Troisième point. Toujours à Manrèse, où il se trouvait depuis une année environ, après avoir commencé d'être consolé par Dieu et après avoir vu le fruit qu'il produisait dans les âmes en s'en occupant, il abandonna les mesures excessives qu'il avait prises auparavant : il se coupa les ongles et les cheveux. Et alors, comme il se trouvait dans cette bourgade, à l'église du monastère, et qu'il entendait dire la messe, un jour, il vit avec les yeux intérieurs, à l'élévation du Corpus Domini, certains rayons blancs qui venaient d'en haut. Et quoiqu'il ne puisse bien expliquer, après tant de temps écoulé, cette vision, cependant, ce qu'il perçut avec clarté dans son entendement, ce fut la manière dont se trouvait, dans ce très saint Sacrement, Jésus-Christ, notre Seigneur.

Quatrième point. À de nombreuses reprises et chaque fois pendant longtemps, il vit avec les yeux intérieurs, tandis qu'il se tenait en oraison, l'humanité du Christ.

L'image qui lui apparaissait était comme un corps tout blanc ni très grand ni très petit mais dont il ne distinguait pas les membres. Cela, il le vit à Manrèse beaucoup de fois : s'il disait vingt ou quarante fois il le vit en étant à Jérusalem et une autre fois en allant à Padoue. Il vit également Notre-Dame sous une forme analogue mais sans distinguer non plus de parties dans cette forme.

Toutes ces choses qu'il aperçut le raffermirent alors et lui donnèrent une si grande confirmation dans la foi que souvent il se dit, au fond de soi: même s'il n'y avait pas l'Écriture pour nous enseigner ces choses de la foi, il se déciderait s'il le fallait, à mourir pour elles, et seulement à cause de ce qu'il avait vu.

Cinquième point. Une fois il se rendait, pour sa dévotion, dans une église qui se trouvait à un peu plus d'un mille de Manrèse je crois qu'elle s'appelle Saint-Paul et le chemin longe la rivière. Il marchait donc, plongé dans ses dévotions, puis il s'assit pour un moment, le visage tourné vers la rivière qui coulait en contrebas.

Comme il était assis en cet endroit, les yeux de son entendement commencèrent à s'ouvrir et, sans percevoir aucune vision, il eut l'intelligence et la connaissance de choses nombreuses aussi bien spirituelles que relevant de la foi et de la culture profane (23) et cela avec une illumination si grande que toutes ces choses lui paraissaient nouvelles.

On ne peut exposer clairement les notions particulières qu'il entendit alors, bien qu'elles eussent été nombreuses, sauf qu'il reçut une grande clarté dans l'entendement, de telle sorte que dans tout le cours de sa vie jusqu'à soixante-deux ans passés, s'il récapitule en esprit toutes les aides qu'il a obtenues de Dieu et toutes les choses qu'il a vues, même s'il les réunit en un faisceau, il ne lui semble pas avoir acquis autant de connaissances que cette fois*. [*Et cela fut de telle sorte qu'il resta l'entendement illuminé au point qu'il eut le sentiment d'être comme un autre homme et d'avoir un autre intellect que celui qu'il avait auparavant.]

Après que cela eut duré un bon moment, il alla se mettre à genoux au pied d'une croix qui était toute proche, afin de rendre grâce à Dieu, et là il perçut cette vision qui de nombreuses fois lui était apparue et qu'il n'avait jamais élucidée, à savoir cette chose, décrite plus haut, qui lui semblait très belle, avec beaucoup d'yeux. Mais il vit bien, en étant devant la croix, que cette chose n'avait pas une aussi belle couleur que de coutume. Il eut très claire connaissance, avec un grand assentiment de la volonté, que c'était là le démon.

De nombreuses fois, ensuite, et de longs moments, cela continua d'apparaître, mais lui, en manière de mépris, il le chassait avec un bâton de pèlerin qu'il avait l'habitude de porter à la main.

Étant malade une fois, à Manrèse, il fut, à cause d'une fièvre très forte, sur le point de mourir. Il sentait clairement que son âme allait sortir bientôt de son corps. Il lui vint alors une pensée qui lui disait qu'il était un juste. Il en conçut tant de peine qu'il ne fit plus que la repousser et mettre en avant ses péchés. Et cette pensée l'éprouvait plus que la fièvre elle-même. Il ne pouvait la vaincre en dépit du mal qu'il se donnait. Un peu soulagé de sa fièvre et n'étant plus à toute extrémité, il se mit à pousser de grands cris à l'adresse de certaines dames qui étaient venues le visiter et il leur demanda pour l'amour de Dieu, si jamais elles le voyaient une autre fois à l'article de la mort, de bien vouloir lui clamer à très forte voix: «Pécheur!» afin qu'il pût se rappeler les offenses qu'il avait commises envers Dieu.

Une autre fois, comme il voyageait par mer de Valence en Italie, une forte tempête s'éleva, le gouvernail du navire se rompit et les choses en vinrent au point qu'à son jugement et à celui de beaucoup de ceux qui voyageaient sur ce bateau, on ne pouvait sans miracle échapper à la mort. À ce moment-là, faisant son examen de conscience et se préparant à mourir, il ne pouvait pas redouter ses péchés ni craindre d'être condamné, mais il éprouvait une grande confusion et une grande douleur, jugeant qu'il n'avait pas bien employé les dons et les grâces que Dieu Notre Seigneur lui avait communiqués.

Une autre fois, en 1550, il se trouva fort mal en point à cause d'une très grave maladie qui, à son jugement et à celui de beaucoup, pouvait bien être la dernière. À ce moment-là, pensant à la mort, il reçut tant d'allégresse et de consolation spirituelle à l'idée d'avoir à mourir, qu'il fondit en larmes. Et cette effusion devint continuelle au point que souvent il cessait de penser à la mort afin de ne pas obtenir tellement de consolation de ce genre.

L'hiver arrivant, il tomba dans une maladie très grave et, pour le soigner, les autorités de la bourgade l'installèrent dans la maison du père d'un homme nommé Ferrera qui, depuis, fut serviteur chez Balthazar de Faria et là on le soigna avec beaucoup de diligence.

De nombreuses dames du premier rang vinrent, à cause de la dévotion qu'elles avaient déjà pour lui, le veiller la nuit. Rétabli de cette maladie il resta cependant très faible et en proie à de fréquentes douleurs d'estomac. C'est pour ces motifs et aussi parce que l'hiver était très froid qu'on le fit se vêtir et se chausser et se couvrir la tête. C'est ainsi qu'il dut prendre deux mantelets bruns de drap très grossier et un bonnet de même tissu en forme de petit béret. À cette époque-là depuis bien des jours il était très désireux de s'entretenir au sujet des choses spirituelles et de trouver des personnes capables d'avoir avec lui ces entretiens. Déjà approchait la date qu'il s'était fixée pour s'en aller à Jérusalem.

Et ainsi, au début de l'année 1523, il partit pour Barcelone afin de s'embarquer. Bien que certains se fussent offerts comme compagnons de route, il voulut aller seul. Tout son propos était de n'avoir que Dieu pour refuge. Un jour, certaines gens le pressaient beaucoup, puisqu'il ne savait ni la langue italienne ni la langue latine, d'emmener de la compagnie. On lui montrait quelle aide il en recevrait et on en célébrait les avantages. Il répondit que même si le fils ou le frère du duc de Cardona se proposaient, il ne partirait pas en leur compagnie. Il désirait s'exercer à trois vertus: la charité, la foi et l'espérance.

S'il emmenait un compagnon, quand il aurait faim, il attendrait de lui une aide et, quand il tomberait, c'est lui qui l'aiderait à se relever. Et de la sorte il se confierait aussi à lui et le prendrait en affection à cause de ces divers égards reçus. Cette confiance, cette affection et cette espérance, il voulait les mettre en Dieu seul. Et ce qu'il disait de cette façon-là, il le sentait dans son cœur. Ayant ces pensées, il désirait s'embarquer non seulement tout seul mais sans aucune provision. Il se mit à négocier son embarquement et il obtint du patron d'un navire qu'il le prit gratuitement, étant donné qu'il n'avait pas d'argent, mais l'autre posa cette quantité de biscuit pour sa subsistance, autrement on ne l'admettrait pour rien au monde.

Comme il cherchait à se procurer ce biscuit, de grands scrupules lui vinrent. « La voilà l'espérance et la foi que tu mettais en Dieu, certain qu'il ne te manquerait pas? » etc. Et cela avec tant d'efficacité qu'il en éprouvait grande peine. À la fin, ne sachant que faire et comme il voyait de part et d'autre des raisons dignes d'approbation, il décida de se mettre entre les mains de son confesseur. Il lui déclara combien il désirait suivre la perfection en accomplissant ce qui servirait le plus à la gloire de Dieu et quels étaient les motifs qui le faisaient hésiter: devait-il emporter ou non des subsistances? Le confesseur prit ce parti: il quêterait le nécessaire et l'emporterait avec lui. Comme il sollicitait une dame, celle-ci lui demanda pour quelle destination il voulait s'embarquer. Il hésita un peu à le lui dire et finalement il n'osa rien lui répondre sauf qu'il se rendait en Italie et à Rome. Elle, comme effrayée, s'écria: «C'est à Rome que vous voulez aller? Eh bien, ceux qui vont là-bas je ne sais pas comment ils en reviennent!» (Elle voulait dire qu'ils ne tiraient guère profit de leur séjour à Rome en fait de choses spirituelles.) La cause pour laquelle il n'avait pas osé lui dire qu'il allait à Jérusalem était la crainte de la vaine gloire. Cette crainte le tourmentait au point qu'il n'osait jamais dire de quelle terre ni de quelle maison il était. Enfin, ayant obtenu son biscuit, il s'embarqua. Comme il se trouvait sur la plage avec cinq ou six demi-maravédís qui lui restaient sur ceux qu'il avait reçus en quêtant de porte en porte, (parce qu'il avait pris l'habitude de vivre par ce moyen), il les laissa sur un banc qui se trouvait là, près du bord de mer.

Il s'embarqua après être resté à Barcelone un peu plus de vingt jours. Tandis qu'il séjournait encore à Barcelone, avant de s'embarquer, il cherchait à joindre, selon son habitude, toutes les personnes spirituelles qu'il pouvait, même si elles vivaient dans des retraites, loin de la ville, afin de s'entretenir avec elles. Mais ni à Barcelone ni à Manrèse, pendant tout le temps qu'il y resta, il ne put trouver de personnes capables de l'aider autant qu'il le désirait, sauf, à Manrèse, la femme dont il a été parlé plus haut et qui lui avait dit qu'elle priait Dieu pour que Jésus-Christ lui apparût. Celle-là seule lui avait semblé entrer assez avant dans les choses spirituelles. Mais après son départ de Barcelone, il perdit tout à fait cette avidité à chercher des personnes spirituelles.

CHAPITRE QUATRIÈME

Ils eurent en poupe un vent si violent qu'ils firent le trajet de Barcelone à Gaète en cinq jours et cinq nuits, tous, il est vrai, ayant une crainte assez vive à cause de la forte tempête. Dans tout ce pays-là on redoutait la peste mais lui, à peine débarqué se mit en route pour Rome. Parmi les voyageurs qui avaient pris le bateau, une mère, accompagnée de sa fille qui portait des habits de garçon, et un jeune homme se joignirent à lui. Ils le suivaient parce que, eux aussi, ils mendiaient. Arrivés à une ferme, ils trouvèrent un grand feu de camp et beaucoup de soldats tout autour, lesquels leur dirent de manger et leur donnèrent beaucoup de vin, les invitant d'une manière telle qu'ils semblaient avoir l'intention de les enivrer. Ensuite ils les séparèrent mettant la mère et la fille en haut dans une chambre et le pèlerin avec le jeune homme dans une étable. Quand vint minuit, il entendit que l'on poussait là-haut de grands cris. Il se leva pour aller voir ce que c'était et il trouva la mère et la fille qui étaient descendues dans la cour tout en larmes et qui se plaignaient qu'on voulait les violenter. Il fut pris alors d'un élan si impétueux qu'il se mit à crier: «Est-ce qu'on peut tolérer cela?» et d'autres plaintes semblables. Il les proférait avec tant d'énergie que tous les gens de la maison restèrent effrayés et que personne ne lui fit aucun mal. Le jeune garçon s'était déjà enfui et tous trois se remirent en route en pleine nuit.

Arrivés à une ville qui était proche ils la trouvèrent fermée. Ne pouvant y pénétrer, ils passèrent tous les trois le reste de cette nuit dans une église du voisinage où la pluie entrainait. Le matin, on ne voulut pas leur ouvrir la ville. Ils ne recueillirent aucune aumône au-dehors, bien qu'ils fussent allés jusqu'à un château qui leur paraissait proche, et là, le Pèlerin se trouva pris de faiblesse, aussi bien à cause des épreuves de la mer que du reste. Comme il ne pouvait plus cheminer, il resta sur place. La mère et la fille s'en furent en direction de Rome. Ce jour-là, beaucoup de gens sortirent de la ville. Sachant que la dame à qui appartenaient ces terres allait venir, il se posta au-devant d'elle et lui dit qu'il n'était malade que de faiblesse. Il lui demanda qu'on le laissât entrer pour chercher quelque remède à son état.

Elle accepta facilement. Il commença de mendier à travers la ville et reçut des liards (24) en abondance. Ayant mis deux jours à se refaire, il reprit son chemin et parvint à Rome le dimanche des Rameaux. Là, tous ceux qui lui parlaient, apprenant qu'il n'avait pas un sou pour aller à Jérusalem, entreprirent de le dissuader, lui affirmant, avec beaucoup de raisons à l'appui, qu'il était impossible d'obtenir le passage sans argent. Mais il avait une grande certitude en son âme et ne pouvait absolument douter qu'il ne trouvât moyen d'aller à Jérusalem. Ayant reçu la bénédiction du pape Adrien VI il partit pour Venise, huit ou neuf jours après ou sept ducats qu'on lui avait donnés pour la traversée de Venise à Jérusalem. Il les avait pris, quelque peu vaincu par les craintes qu'on lui avait mises au cœur de ne pouvoir obtenir autrement le passage. Mais deux jours après être sorti de Rome, il découvrit qu'il avait agi là par manque de confiance et il eut le très lourd regret d'avoir pris les ducats. Il se demandait s'il ne serait pas bon de s'en débarrasser. Mais à la fin il résolut de les dépenser largement en les donnant à ceux qui se présenteraient à lui, lesquels ordinairement étaient pauvres. Et il le fit de telle sorte qu'arrivé à Venise il ne lui restait plus que quelques liards, qui lui furent bien nécessaires cette nuit-là.

Pendant le trajet jusqu'à Venise il dormait sous les portiques à cause des précautions que l'on prenait contre l'épidémie. Une fois il lui arriva, comme il se levait au matin, de se trouver nez à nez avec un homme qui, en l'apercevant, se mit à fuir avec une grande épouvante, parce que sans doute il devait être bien livide.

En cheminant ainsi il parvint à Chioggia et il apprit, en même temps que quelques compagnons de route qui s'étaient joints à lui, qu'on ne les laisserait pas entrer à Venise. Ses compagnons décidèrent d'aller à Padoue pour y prendre un billet de santé et il partit avec eux. Mais il ne pouvait pas marcher à leur pas, tant ils cheminaient vite, et ils le laissèrent, presque à la nuit, au milieu d'une grande plaine. Et là, le Christ lui apparut de la manière qu'il avait accoutumé de lui apparaître, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et il le reconforta beaucoup. Animé par ce reconfort, le jour suivant, au matin, sans contrefaire un billet d'entrée comme, je crois, ses compagnons firent < il parvint à la porte de Padoue et entra. Les gardes ne lui demandèrent rien du tout. Il lui arriva la

même chose à la sortie. Ses compagnons en furent profondément stupéfaits, eux qui venaient d'obtenir un billet de santé pour aller à Venise, billet dont il n'avait eu aucun souci.

Quand ils arrivèrent à Venise, les gardes vinrent à leur barque afin d'inspecter un à un tous ceux qui s'y trouvaient. Il fut le seul à être laissé tranquille.

Il subsistait à Venise par la mendicité et dormait sur la place Saint-Marc. Jamais il ne voulut aller à la résidence de l'ambassadeur de l'Empereur. Il ne montrait pas non plus de diligence spéciale pour trouver le moyen de faire la traversée. Il avait dans son âme la grande certitude que Dieu saurait lui permettre d'aller à Jérusalem et cela lui donnait une telle confiance que ni les raisonnements qu'on lui opposait ni les motifs de crainte qu'on lui suggérait ne pouvaient susciter en lui le doute.

Un jour un riche Espagnol l'accosta et lui demanda ce qu'il faisait et où il voulait aller. Ayant appris son intention, il l'emmena manger dans sa maison et ensuite il le garda quelques jours en attendant que fût préparé son départ. Le Pèlerin avait pris cette habitude, déjà depuis le temps de Manrèse, de ne pas parler à table quand il mangeait avec quelqu'un, sauf pour répondre brièvement, mais d'écouter ce qui lui fourniraient l'occasion de parler ensuite de Dieu, et, après le repas, c'est ce qu'il faisait. Telle fut la cause pour laquelle cet homme de bien et toute sa maisonnée s'attachèrent à lui au point de vouloir le garder et le forcèrent à rester chez eux. Ce même hôte le mena chez le Doge de Venise pour un entretien, c'est-à-dire lui fit accorder entrée et audience. Le Doge, ayant entendu le Pèlerin, ordonna qu'on lui permît d'embarquer sur le bateau des gouverneurs qui s'en allaient à Chypre (25).

Bien que cette année-là beaucoup de pèlerins fussent arrivés à Venise pour gagner Jérusalem, la plus part d'entre eux étaient repartis chez eux à cause de la nouvelle situation qui avait résulté de la prise de Rhodes. Cependant il y en avait treize dans le bateau de pèlerinage qui partit le premier et huit ou neuf restaient pour celui des gouverneurs, lequel était sur le point de s'en aller lorsque notre Pèlerin fut pris d'une grave maladie due à des fièvres. Après que ces fièvres l'eurent maltraité quelques jours elles le quittèrent.

Le jour où le bateau appareilla, il avait pris une purge. Ceux de la maison demandèrent au médecin s'il pouvait s'embarquer pour Jérusalem et le médecin répondit que, s'il s'agissait d'aller s'y faire enterrer, il le pouvait fort bien. Il s'embarqua cependant et partit ce jour-là. Il vomit tellement qu'il se trouva très soulagé et commença de se rétablir. Sur ce bateau se commettaient certaines horreurs et turpitudes, ouvertement, et il les reprenait avec sévérité. Les Espagnols qui faisaient la traversée lui conseillèrent de ne pas continuer, parce que l'équipage parlait de l'abandonner sur une île. Mais Notre Seigneur voulut qu'on arrivât bientôt à Chypre, où, laissant ce navire, les voyageurs gagnèrent, par voie de terre, un autre port qu'on appelle Les Salines, à dix lieues de là, et montèrent sur ce bateau, pour sa subsistance, rien de plus que l'espérance qu'il mettait en Dieu, ainsi qu'il avait fait sur l'autre bateau. Pendant tout ce temps Notre Seigneur lui apparut à de nombreuses reprises, ce qui lui donnait beaucoup de consolation et de réconfort. Il lui semblait voir une chose ronde et grande, comme en or, c'est du moins ce qu'il se représentait. Après être partis de Chypre ils arrivèrent à Jaffa et comme ils cheminaient vers Jérusalem, montés sur leurs petits ânes, selon l'habitude, et n'étaient plus qu'à deux milles de la cité, un Espagnol, un noble à ce qu'il semblait, appelé Diego Manes, dit avec beaucoup de dévotion à tous les pèlerins qu'ils devaient, puisqu'ils allaient arriver bientôt à l'endroit d'où ils pourraient voir la Ville Sainte, se préparer tous, au fond de leur conscience et avancer en silence.

Cela parut bon à tous et chacun se mit à se recueillir. Peu avant d'arriver à l'endroit d'où l'on voyait Jérusalem, ils descendirent de leurs ânes parce qu'ils avaient aperçu les moines, avec la croix, qui les attendaient. En découvrant la ville, le Pèlerin eut une grande consolation, laquelle, d'après ce que disaient les autres, fut générale, jointe à une allégresse qui paraissait différente d'une allégresse naturelle. Il éprouva toujours la même dévotion dans ses visites aux Lieux Saints.

Son plan bien arrêté était de demeurer à Jérusalem en visitant sans cesse les Lieux Saints. Il se proposait également, en plus de cette dévotion, d'aider les âmes. À cet effet il avait apporté des lettres de recommandation pour le père Gardien. Il les lui donna et lui dit son projet de rester sur place par dévotion < mais non la seconde partie de ce projet, à savoir qu'il voulait être utile aux âmes,

parce que cela il ne le disait à personne, tandis que la première partie il avait à plusieurs reprises divulguée. Le Gardien lui répondit qu'il ne voyait pas comment il lui serait possible de séjourner sur place étant donné que la Maison se trouvait dans une telle pénurie qu'elle ne pouvait même pas faire subsister les moines et qu'il avait résolu, en conséquence, d'en renvoyer quelques-uns, avec les pèlerins, en Europe.

Le Pèlerin répondit qu'il ne désirait obtenir de la Maison aucune chose sauf qu'on l'entende en confession quand il viendrait, de temps en temps, dans ce dessein.

Là-dessus le Gardien lui dit que, de cette façon-là, la chose pourrait se faire mais qu'il voulût bien cependant attendre la venue du Provincial (je crois qu'il était le supérieur de l'Ordre dans ce pays-là) lequel se trouvait à Bethléem.

Fort de cette promesse, le Pèlerin se rassura et il se mit à écrire des lettres pour Barcelone, à destination de certaines personnes spirituelles. Il en avait déjà écrit une et il était en train d'en écrire une autre, la veille du départ des pèlerins, quand on vint l'appeler de la part du Provincial, qui était arrivé, et du Gardien. Le Provincial lui dit, avec des paroles affables, comment il avait appris sa bonne intention de rester aux Lieux Saints et qu'il avait beaucoup réfléchi à cette chose mais que, fort de l'expérience qu'il avait faite avec d'autres, il jugeait que cela ne convenait pas. Beaucoup en effet avaient eu ce désir et tel d'entre eux avait été pris, tel autre était mort. Et puis l'Ordre était obligé de racheter ceux qui se faisaient prendre. C'est pourquoi il le pria de se préparer à partir le lendemain avec les pèlerins.

Il répondit à cela qu'il avait son plan bien arrêté et qu'il estimait ne pouvoir pour aucun motif renoncer à le mettre en œuvre. Il donna courtoisement à entendre que, même si le Provincial n'était pas de cet avis et sauf s'il y était obligé sous peine de péché, aucune crainte ne lui ferait abandonner son projet. À cela le Provincial répondit qu'ils détenaient du Siège apostolique l'autorité de faire quitter les lieux ou de maintenir sur place qui bon leur semblerait et d'excommunier quiconque ne voudrait pas leur obéir et qu'ils jugeaient, en l'occurrence, que le Pèlerin ne devait pas rester, etc.

Comme il voulait lui montrer les Bulles par lesquelles ils avaient le pouvoir de l'excommunier, il lui dit qu'il n'avait pas besoin de les voir et qu'il en croyait leurs Révérences. Puisqu'elles jugeaient ainsi, avec l'autorité quelles détenaient, il leur obéirait.

Cette affaire achevée, comme il retournait à l'endroit où il se trouvait auparavant, il lui vint le grand désir de visiter à nouveau le mont des Oliviers avant de s'en aller, puisque ce n'était pas la volonté de Notre Seigneur qu'il restât dans ces Lieux Saints. Sur le mont des Oliviers il y a une pierre d'où Notre Seigneur s'éleva vers les cieux et l'on voit aujourd'hui encore les marques de ses pieds. C'est cela qu'il voulait retourner voir. Et alors, sans rien dire à personne ni prendre de guide, (ceux qui vont là-bas sans avoir un Turc comme guide courent un grand péril), il se faufila hors du groupe des pèlerins et s'en fut tout seul au mont des Oliviers. Les gardes ne voulurent pas le laisser entrer. Il leur donna le petit canif de l'écritoire qu'il portait sur lui. Après avoir fait son oraison avec une vive consolation, il fut pris du désir d'aller à Bethphagé. Il s'y rendit. Là, il se souvint qu'il n'avait pas bien regardé sur le mont des Oliviers de quel côté était le pied droit et de quel côté le pied gauche. Il retourna là-haut et je crois qu'il donna ses ciseaux aux gardes pour qu'on le laissât entrer.

Quand on apprit au monastère qu'il était parti de la sorte sans guide, les moines firent diligence pour l'envoyer chercher. En effet, comme il descendait du mont des Oliviers, il tomba sur un chrétien de la ceinture qui servait dans le monastère (26), lequel, brandissant un grand bâton et manifestant une vive colère, faisait mine de vouloir le rosser et, l'ayant rejoint, le saisit avec rudesse par le bras (27). Lui, se laissa facilement emmener. Mais le brave homme ne desserra plus son étreinte.

En allant sur ce chemin, empoigné de la sorte par le chrétien de la ceinture, le Pèlerin reçut de Notre Seigneur une grande consolation : il lui sembla voir le Christ sans cesse au-dessus de lui. Et cela, jusqu'au moment où il arriva au monastère, dura toujours, en grande plénitude.

CHAPITRE CINQUIÈME

Il s'en allèrent le lendemain le lendemain. Arrivés à Chypre, les pèlerins se répartirent sur différents bateaux. Il y en avait, dans le port, trois ou quatre pour Venise.

L'un était à des Turcs, l'autre était un bâtiment très petit et un troisième était un navire très riche et puissant, propriété d'un opulent Vénitien. C'est au patron de ce dernier que certains voyageurs demandèrent de bien vouloir emmener le Pèlerin. Mais, dès que ce patron sut qu'il n'avait pas d'argent, il refusa, bien qu'ils fussent nombreux à le solliciter, faisant l'éloge de leur protégé, etc. L'autre répondit que si cet homme était un saint il n'avait qu'à faire la traversée comme saint Jacques l'avait faite, ou quelque chose de semblable. Ces mêmes intercesseurs obtinrent très facilement pour lui le passage auprès du patron du petit bâtiment.

Ils partirent un jour, avec, le matin, un vent favorable, mais, l'après-midi, survint une tempête qui les sépara les uns des autres. Le grand navire alla se perdre près de ces mêmes îles de Chypre et seuls les passagers furent sains et saufs. Celui des Turcs sombra, et tous les passagers avec lui, au cours de la même tempête. Le petit navire traversa beaucoup d'épreuves et à la fin ils purent accoster au rivage, dans les Pouilles. Tout cela en plein coeur de l'hiver. Il faisait de grands froids et il neigeait. Le Pèlerin n'avait pas d'autre équipement qu'une culotte bouffante d'étoffe grossière qui le couvrait jusqu'aux genoux, laissant ses jambes nues, des chaussures, un justaucorps de toile noire, lacéré en beaucoup d'endroits aux épaules, et un manteau court tout élimé.

Il parvint à Venise à mi-janvier de l'année 1525 ayant passé en mer, depuis son départ de Chypre, tout le mois de novembre, décembre et la portion de janvier écoulée. À Venise il tomba sur un des deux hôtes qui l'avaient accueilli dans leur maison avant qu'il ne partît pour Jérusalem, lequel lui donna en aumône quinze ou seize Jules II (28) et un morceau d'étoffe dont il fit de nombreux plis et qu'il mit sur son estomac à cause du grand froid qu'il faisait.

Depuis que ledit Pèlerin avait compris que c'était la volonté de Dieu qu'il ne restât pas à Jérusalem il rentrait sans cesse en soi-même pour méditer sur ce qu'il devait faire et à la fin il eut inclination à étudier quelque temps pour pouvoir aider les âmes et il résolut d'aller à Barcelone. C'est ainsi qu'il partit de Venise pour Gênes. Comme il se trouvait un jour à Ferrare, dans l'Église principale, en train d'accomplir ses dévotions, un pauvre lui demanda l'aumône et lui donna un petit marc qui est une pièce de cinq ou six liards. Après celui-là il en vint un autre à qui il donna une autre pièce de valeur un peu plus grande. Et au troisième, comme il n'avait plus que des Jules II, il donna un Jules II. Les pauvres, voyant qu'il faisait l'aumône, ne cessaient de venir et de la sorte tout ce qu'il portait s'épuisa. À la fin, beaucoup de pauvres vinrent ensemble demander l'aumône. Il leur répondit qu'il leur demandait bien pardon : il n'avait plus rien.

Il partit ainsi de Ferrare pour Gênes. Il rencontra en chemin des soldats espagnols et cette nuit-là il reçut de bons traitements. Ils s'effrayèrent beaucoup de son itinéraire parce qu'il lui fallait passer presque au milieu de l'une et l'autre armée, celle des Français et celle des Impériaux (29). Ils lui demandèrent de quitter la grand-route et de prendre une autre route, sûre, qu'ils lui montrèrent. Lui, ne suivit pas leur conseil mais continuant d'aller son droit chemin il tomba sur un village brûlé et détruit, si bien qu'avant la nuit il ne trouva personne qui lui donnât de quoi manger. Quand le soleil fut couché il parvint à un village retranché et les gardes l'arrêtèrent tout de suite, pensant qu'il était un espion. Ils le mirent dans une petite maison proche de la porte du village et commencèrent de le soumettre à un interrogatoire comme on a l'habitude de faire quand on a du soupçon. Il répondit à toutes leurs questions qu'il ne savait rien. Ils le déshabillèrent et scrutèrent, inspectant jusqu'à ses chaussures et toutes les parties de son corps pour voir s'il ne portait pas quelque lettre. Et ne pouvant rien tirer de lui par aucun moyen ils l'enchaînèrent pour le mener au capitaine : lui, le ferait parler. Comme il leur demandait qu'on l'emmenât couvert de son petit manteau ils ne voulurent pas le lui rendre et le conduisirent de la sorte, avec sa culotte bouffante et le justaucorps dont il a été parlé ci-dessus.

Dans ce trajet, le Pèlerin eut comme une représentation du Christ quand on l'emmenait lui aussi, bien que ce ne fût pas une vision comme les autres. Il fut conduit le long de trois grandes rues et il marchait sans aucune tristesse, avec allégresse plutôt et contentement. Il avait pour habitude,

quand il parlait à quelque personne que ce fût, de lui dire « vous » (30) tenant cela pour une dévotion parce que le Christ faisait de la sorte, ainsi que les apôtres, etc. En allant le long de ces rues, il lui passa par l'esprit qu'il serait bon de renoncer à cette habitude dans un moment si difficile et de donner du « Sa Seigneurie » au capitaine, et cela non sans quelques craintes touchant les tortures qu'on pouvait lui infliger, « puisqu'il en est ainsi, se dit-il, je ne le traiterai pas de « Sa Seigneurie », je ne lui ferai pas révérence et je n'ôterai pas mon chaperon ».

Ils arrivent au palais du capitaine et on le laisse dans une salle basse. Au bout d'un moment le capitaine vient lui parler. Mais lui, sans témoigner la moindre courtoisie, répond par peu de mots et en mettant un intervalle notable entre un mot et le suivant. Le capitaine le prit pour un fou et dit à ceux qui l'avaient amené: «Cet homme n'a pas de cervelle. Donnez-lui ses affaires et jetez-le dehors.» Sorti du palais il rencontra tout de suite un Espagnol qui vivait là, qui l'emmena chez lui et lui donna de quoi mettre fin à son jeûne et tout le nécessaire pour cette nuit.

Il partit au matin et chemina jusqu'au soir. Deux soldats le virent, qui étaient sur une tour, et ils descendirent pour s'emparer de lui. Ils l'amènèrent à leur capitaine, qui était français et celui-ci lui demanda, entre autres choses, de quel pays il était. Apprenant qu'il était du Guipuzcoa, il lui dit : « Moi aussi je suis de là-bas, des environs. » Sans doute était-il d'un pays proche de Bayonne. Et tout de suite il dit aux soldats : « Emmenez-le et donnez-lui à souper et réservez-lui bon traitement.»

Dans ce trajet de Ferrare à Gênes il eut à pâtir de beaucoup d'autres menus incidents et à la fin il arriva à Gênes où il fut reconnu par un Biscayen qui se nommait Portundo et avec qui il s'était entretenu à l'époque où il servait à la cour du Roi Catholique. Grâce à lui il put embarquer sur un bateau qui allait à Barcelone et sur lequel il courut grand péril d'être pris par André Doria qui leur donna la chasse, parce qu'il était alors du côté des Français.

CHAPITRE SIXIÈME

Arrivé à Barcelone il fit part de son inclination pour l'étude à Isabelle Roser (31) et à un maître d'école nommé Ardévol qui enseignait la grammaire. À l'un et à l'autre cela parut fort bien. Lui, s'offrit à l'enseigner gratis, elle, à fournir ce qui serait nécessaire pour sa subsistance. Le Pèlerin avait connu à Manrèse un moine, je crois qu'il était de l'Ordre de saint Bernard, un homme très élevé en spiritualité, et il désirait vivre auprès de lui afin de s'instruire, de pouvoir se donner plus commodément à la vie spirituelle et aussi pour être utile aux âmes. Il leur répondit donc qu'il accepterait leur offre s'il ne trouvait pas à Manrèse la commodité qu'il espérait. Mais étant allé là-bas il apprit que le moine était mort. Il revint alors à Barcelone et se mit à étudier avec assez de diligence. Mais une chose l'embarrassait beaucoup : quand il se mettait à apprendre par cœur, comme c'est nécessaire dans les commencements de la grammaire, il lui venait de nouvelles intelligences des choses spirituelles et de nouveaux goûts pour ces choses. Et cela de telle manière qu'il ne pouvait pas apprendre par cœur. Il avait beau lutter contre ces idées, il ne pouvait les chasser.

Il réfléchissait de nombreuses fois là-dessus et il se disait en lui-même : « Ni quand je me mets en oraison ni quand je suis à la messe, ne me viennent ces intelligences si vives. » Et ainsi, peu à peu, il en vint à connaître que c'était de la tentation. Après avoir fait une prière, il s'en fut à Sainte-Marie de la Mer, près de la maison du maître d'école, après avoir demandé à ce maître de bien vouloir venir dans cette église l'écouter un peu. Ils s'assirent. Il lui expliqua tout ce qui se passait dans son âme, fidèlement, et il lui avoua combien peu de progrès il avait fait jusqu'alors à cause de la raison qu'il disait. Mais il fit une promesse audit maître : « Je vous promets de ne jamais manquer d'aller vous écouter pendant ces deux ans, tant que je trouverai à Barcelone du pain et de l'eau avec quoi je puisse subsister. »

Et comme il fit cette promesse avec assez de force, jamais plus il n'eut ces tentations.

La douleur d'estomac qui l'avait pris à Manrèse et à cause de laquelle il avait mis des chaussures, le quitta. Son estomac allait bien depuis son départ pour Jérusalem. C'est pourquoi, tandis qu'il étudiait à Barcelone, le désir lui vint de retourner à ses pénitences passées. Et ainsi il commença par faire un trou dans les semelles de ses chaussures. Il élargit peu à peu ce trou de telle sorte qu'au moment où le froid de l'hiver arriva, il ne portait plus, en guise de souliers, que les empeignes.

Une fois achevés deux ans d'études pendant lesquels, d'après ce qu'on lui disait, il avait fait assez de progrès, son maître lui annonça qu'il pouvait désormais suivre les cours des Arts et qu'il ferait bien d'aller à Alcalà. Cependant il se fit examiner par un docteur en théologie < lequel lui conseilla la même chose. Et ainsi il partit tout seul pour Alcalà bien qu'il eût déjà groupé quelques compagnons, à ce que je crois. À son arrivée, il se mit à mendier et à vivre d'aumônes. Il y avait dix ou douze jours qu'il vivait de cette manière-là quand une fois un prêtre et d'autres personnes qui accompagnaient ce prêtre, le voyant demander l'aumône, se mirent à rire de lui et à lui lancer quelques injures, comme on a coutume de faire envers les gens qui, étant en bonne santé, mendient. À ce moment passait dans la rue un homme qui avait la charge du nouvel hôpital Antezana. Ayant laissé voir que cette scène le peinait, il appela le Pèlerin et l'emmena dans son hôpital où il lui donna une chambre et tout le nécessaire.

Il étudia de la sorte à Alcalà à peu près un an et demi. C'était en carême de 1524 qu'il était arrivé à Barcelone pour deux ans d'études. Il était donc arrivé à Alcalà en 1526. Il y étudia les Termes logiques de Dominique Soto et la Physique d'Albert le Grand et l'œuvre du Maître des Sentences.

Pendant son séjour à Alcalà il s'occupait à donner les Exercices spirituels et à expliquer le catéchisme et par là se produisit du fruit pour la gloire de Dieu. Il y eut de nombreuses personnes des choses spirituelles et au goût pour ces choses. D'autres subirent des tentations diverses. Telle d'entre elles, voulant se donner la discipline, ne pouvait le faire, < comme si on lui retenait la main. Il y eut encore des choses semblables qui suscitaient des rumeurs dans la population, surtout à cause de la grande affluence qui se manifestait partout où le Pèlerin expliquait le catéchisme.

Dès son arrivée à Alcalà, il fit connaissance avec don Diego de Eguia, lequel vivait dans la maison de son frère. Ce dernier faisait de l'imprimerie, à Alcalà, et possédait largement le nécessaire. Ils l'aidaient, l'un et l'autre, par leurs aumônes, à entretenir les pauvres et le second hébergeait les trois compagnons du Pèlerin dans sa maison.

Une fois, comme le Pèlerin était venu demander l'aumône pour faire face à de certaines nécessités, don Diego lui dit qu'il n'avaient pas d'argent mais il lui ouvrit un coffre où se trouvaient divers objets et il lui donna des parements de lit de couleurs variées, des candélabres et autres choses semblables que le Pèlerin enveloppa toutes dans un drap et qu'il mit sur ses épaules. Puis il s'en fut porter secours aux pauvres.

Comme il a été dit ci-dessus, il y avait grande rumeur dans tout ce pays-là au sujet des choses qui se passaient à Alcalà et les gens en parlaient d'une certaine manière, les autres d'une autre. Le bruit parvint jusqu'à Tolède, jusqu'aux Inquisiteurs. Quand ceux-ci arrivèrent à Alcalà, le Pèlerin en fut avisé par leur hôte qui lui dit que tous ces gens les appelaient « les habillés de bure », et je crois même « illuminés », et qu'on allait faire de lui et de ses compagnons, une boucherie. En effet, les Inquisiteurs se livrèrent tout de suite à des recherches et à des enquêtes sur leur vie mais à la fin ils retournèrent à Tolède sans les convoquer, n'étant venus que dans le dessein de s'informer. Ils laissèrent le soin du procès au Vicaire Figueroa, qui appartient à présent aux grands Conseils de l'Empereur. Le Vicaire, au bout de quelques jours, les convoqua et leur apprit comment une recherche et une enquête avaient été faites sur leur vie par les Inquisiteurs. On n'avait trouvé aucune erreur dans leur doctrine ni dans leur genre de vie et, par conséquent, ils pourraient continuer ce qu'ils faisaient, sans aucun empêchement. Mais, comme ils n'étaient pas des religieux, il ne paraissait pas opportun qu'ils aillent tous vêtus d'habits semblables. Il serait bon, et on leur ordonnait, que deux d'entre eux, il montrait du doigt le Pèlerin et Arteaga < fissent teindre leurs vêtements en noir. Deux autres, Calixto et Caceres, les feraient teindre en fauve. Quant à Juanico qui était un jeune garçon français, il pouvait rester comme il était.

Le Pèlerin répondit qu'ils feraient ce qu'on leur commandait : « Mais je ne sais pas, dit-il, de quel profit sont ces inquisitions. Un prêtre n'a pas voulu donner l'autre jour le Saint Sacrement à l'un d'entre nous, sous prétexte qu'il communiait chaque semaine et à moi on fait difficulté à ce sujet. Nous voudrions savoir si l'on n'a pas découvert en nous une hérésie quelconque ? Non, dit Figueroa, s'ils vous en trouvent une ils vous brûleront aussi, répliqua le Pèlerin, s'ils en trouvent une en vous-même. »

Ils firent teindre leurs habits, comme on le leur avait ordonné, et au bout de quinze ou vingt jours, Figueroa enjoignit au Pèlerin de ne pas aller nu-pieds mais de mettre des chaussures. Et il obéit tranquillement, comme en toutes les choses de cette sorte, quand on les lui ordonnait.

Au bout de quatre mois, le même Figueroa fit de nouveau une enquête sur eux*[*À ce que m'a raconté Bustamente]. Outre les griefs habituels, je crois qu'il y avait aussi ce motif : une femme mariée, de qualité, éprouvait une dévotion spéciale envers le Pèlerin. Afin de ne pas être reconnue elle venait le voir la tête couverte, comme c'est la coutume à Alcalà de Henares, dès le petit jour, au matin, à l'hôpital.

En entrant elle se découvrait et gagnait la chambre du Pèlerin. Mais cette fois-là non plus on ne leur fit pas d'ennuis, on ne les convoqua même pas après clôture du procès, on ne leur dit rien du tout.

Quatre mois plus tard, < il habitait déjà dans une petite maison, hors de l'hôpital, un alguazil vint un jour frapper à sa porte, l'appela et lui dit : « Venez un peu avec moi ! » Et, le jetant dans la prison, il lui lança : « Vous ne sortirez pas d'ici avant qu'on ne vous ait donné de nouveaux ordres ! » C'était en été, il n'était pas sous surveillance étroite et beaucoup de gens venaient lui rendre visite* [Miona notamment, qui était son confesseur.]. Il faisait la même chose qu'en liberté : il enseignait le catéchisme et donnait les Exercices. Il se souvint spécialement de doña Teresa de Càrdenas qui envoya du monde lui rendre visite et lui fit proposer à de nombreuses reprises de le tirer de là. Mais il n'accepta rien, disant toujours : « Celui pour l'amour de qui je suis entré ici m'en tirera si c'est utile à son service. »

Il resta dix-sept jours enfermé sans qu'on l'interrogât ni qu'il sût la cause de cet internement, après quoi le Vicaire vint à la prison et le questionna sur de nombreux sujets, allant jusqu'à lui demander s'il faisait observer le sabbat par ses disciples. Il lui demanda également s'il connaissait deux certaines femmes, la mère et la fille, < il répondit que oui > et s'il avait été informé de leur départ avant qu'elles se missent en route. Il répondit que non, à cause du serment qu'il avait reçu. Le Vicaire, alors, lui mettant la main sur l'épaule, lui dit, avec des signes de joie : « Voilà la cause pour laquelle je suis venu ici. » Parmi les nombreuses personnes qui suivaient le Pèlerin il y avait en effet une mère et sa fille, toutes deux veuves, < la fille était très jeune et elle attirait beaucoup les regards, < qui s'étaient avancées très loin dans les choses de l'esprit, surtout la fille, à de telles enseignes que, toutes nobles qu'elles fussent, elles s'étaient rendues à la Véronique de Jean à pied, je ne sais même pas si ce n'était pas en mendiant leur vie, < et seules (32). Cela fit grand bruit dans Alcalà. Le Docteur Ciruelo qui exerçait sur elles une certaine tutelle, crut que le prisonnier les avait engagées lui-même à cette démarche et c'est pourquoi il l'avait fait arrêter. Ayant entendu le Vicaire, le prisonnier lui dit : « Voulez-vous que je vous parle un peu plus longuement de cette affaire ? » Il répondit : « Oui » « Eh bien, sachez, fit-il, que ces deux femmes m'ont importuné bien des fois : elles voulaient courir le monde pour servir les pauvres en allant d'hôpital en hôpital, et moi je les ai toujours détournées des ce projet parce que la fille est bien jeune et attire tellement les regards, etc. Je leur ai dit qu'elles pouvaient fort bien, quand elles voudraient visiter les pauvres, le faire à Alcalà et aller tenir compagnie au Très Saint-Sacrement. »

Cet entretien terminé, Figueroa s'en fut avec son greffier, en emportant toute la relation par écrit.

À cette époque, Calixto était à Ségovie. Ayant appris que le Pèlerin était incarcéré, il arriva tout de suite, bien qu'il relevât depuis peu d'une grande maladie, et il s'installa avec lui dans la prison. Mais le Pèlerin lui dit qu'il ferait mieux d'aller se présenter au Vicaire, lequel lui réserva bon accueil et lui annonça qu'il allait l'envoyer en prison : il fallait qu'il y restât jusqu'au retour des femmes, afin qu'on pût voir si elles confirmeraient ou non ses déclarations. Calixto resta incarcéré quelques jours : comme le Pèlerin voyait que sa santé physique en souffrait, car il n'était pas tout à fait guéri, il le fit libérer par l'intermédiaire d'un Docteur, un grand ami à lui.

Depuis le moment où le Pèlerin entra dans la prison jusqu'au moment où on l'en tira, il s'écoula quarante-deux jours, au bout desquels les deux dévotes étant rentrées, le greffier vint à la prison lire la sentence : le captif était libre mais lui et ses amis devaient s'habiller comme les autres étudiants et ne pas parler de choses de la foi avant d'avoir étudié davantage et pendant quatre ans encore, étant donné qu'ils n'avaient pas d'instruction. En vérité, le Pèlerin était celui qui en savait le plus mais sans bases sérieuses, c'était d'ailleurs la première chose qu'il avait l'habitude de dire quand on l'interrogeait. Cette sentence le rendit un peu hésitant sur ce qu'il allait faire. On fermait la porte à son intention d'aider les âmes, sans lui donner aucune raison, sauf qu'il n'avait pas assez étudié. À la fin il résolut d'aller trouver l'Archevêque de Tolède, Fonseca, et de mettre l'affaire entre ses mains.

Il partit d'Alcalà et rejoignit l'Archevêque à Valladolid. Il lui raconta fidèlement l'épreuve qu'il traversait et il ajouta ceci : bien qu'il ne fût plus sous sa juridiction ni obligé de respecter la sentence, il agirait dans cette affaire selon les ordres qu'il recevrait de lui. En parlant il employa le « vous » comme il avait coutume de faire avec tout le monde. L'Archevêque l'accueillit fort bien et, apprenant qu'il désirait passer à Salamanque, il lui annonça qu'il possédait, dans cette ville aussi, des amis et un collègue. Il lui offrit tout cela. Et quand le Pèlerin s'en alla, il lui fit remettre quatre écus.

CHAPITRE SEPTIÈME

Peu après son arrivée à Salamanque, comme il faisait oraison dans une église, une dévote le reconnut pour un membre de la compagnie qu'il avait formée, car ses quatre compagnons étaient sur place depuis quelques jours. Elle lui demanda son nom et le conduisit à la demeure de ses amis. Quand, à Alcalà, on leur avait imposé, par sentence, de s'habiller comme des étudiants, le Pèlerin avait déclaré : « Lorsque vous nous avez ordonné de teindre nos vêtements, nous l'avons fait mais à présent, votre ordre, nous ne pouvons l'exécuter parce que nous n'avons pas de quoi acheter de nouveaux habits. » Et alors, le Vicaire en personne les avait pourvus de vêtements et de bonnets et de tout ce qui convient à des étudiants. C'est habillés de cette manière-là qu'ils étaient partis d'Alcalà.

Le Pèlerin avait pour confesseur à Salamanque un religieux dominicain de Saint Étienne. Dix ou douze jours après son arrivée le confesseur lui dit : « Des Pères de la maison voudraient vous parler. » Il répondit : « Au nom de Dieu, j'irai. » Eh bien, dit le confesseur, il serait bon que vous veniez déjeuner ici dimanche. Mais, je vous en avertis, ils voudront savoir sur vous beaucoup de choses. »

Il y alla donc le dimanche avec Calixto.

Après le repas, le Sous-Prieur, en l'absence du Père Prieur, s'en fut, en compagnie du confesseur et, je crois, d'un autre Père, dans une chapelle, avec les deux invités. Le Sous-Prieur se mit à leur dire, avec beaucoup d'affabilité, combien les informations qu'ils avaient sur leur vie et sur leurs mœurs étaient bonnes (ainsi donc ils allaient prêchant, à la façon des Apôtres !), mais qu'ils seraient fort aise d'être renseignés sur toutes ces choses de façon plus particulière. Et il commença par demander quelles avaient été leurs études. Le Pèlerin répondit : « De nous tous, c'est moi qui ai étudié le plus », et il leur rendit compte clairement du peu de choses qu'il avait appris et sur quelle médiocre base. « Eh bien, dites-moi maintenant ce que vous prêchez ! » Nous autres, répondit le Pèlerin, nous ne prêchons pas, sauf que nous parlons familièrement, avec quelques personnes, des choses de Dieu, ainsi après le repas, avec certaines gens qui nous invitent. Mais, demanda le Père, de quelles choses de Dieu parlez-vous ? Voilà ce que nous voudrions savoir ! Nous parlons, dit le Pèlerin, tantôt d'une vertu, tantôt d'une autre, et en la louant ; tantôt d'un vice, tantôt d'un autre, et en le réprouvant. « Vous n'êtes pas instruits, sa houppelande à un pauvre prêtre. Le Père dit alors entre ses dents, en signe de désapprobation : « Charitas incipit a seipso (34). »

Mais il faut revenir à l'affaire. Donc, le Sous-Prieur ne pouvant tirer du Pèlerin d'autres paroles que celles-là, lui dit : « Eh bien ! vous resterez ici. Nous saurons faire en sorte que vous nous disiez tout. » Et, sur-le-champ, les Pères se retirent, non sans quelque hâte. Auparavant le Pèlerin avait demandé si son compagnon et lui devaient rester dans cette chapelle, ou, sinon, qu'on leur indiquât où il leur fallait rester. Le Sous-Prieur répondit qu'ils resteraient dans la chapelle.

Immédiatement les moines firent fermer toutes les portes et conférèrent, à ce qu'il semble, avec les juges. Cependant les deux compagnons restèrent dans le couvent trois jours sans que rien ne leur fût transmis de la part de la justice. Ils mangeaient au réfectoire avec les moines.

Leur chambre était presque toujours pleine de moines qui venaient les voir. Le Pèlerin tenait sans cesse les propos qu'il avait coutume de tenir, si bien qu'entre les visiteurs il se fit comme une répartition ; il y en avait beaucoup qui se montraient affectés par son sort.

Au bout des trois jours vint un greffier aussi les emmena en prison. On ne les mit pas avec les malfaiteurs, en bas, mais dans un logement du haut, lequel, étant vétuste et inhabité, se trouvait très sale. On les attacha tous les deux à la même chaîne, chacun par un pied et la chaîne était attachée elle-même à un poteau qui se trouvait au milieu du logis. Elle avait pour longueur de dix à treize palmes (35). Chaque fois que l'un d'eux voulait faire quelque chose, il fallait que l'autre l'accompagnât. Toute cette nuit-là ils la passèrent à veiller. Le lendemain, quand on apprit dans la ville leur incarcération, on leur fit parvenir à la prison de la literie et tout ce qu'il fallait, en abondance. Et sans cesse beaucoup de gens venaient les visiter et le Pèlerin continuait son ministère en parlant de Dieu, etc.

La bachelier Frias vint les interroger chacun à part et le Pèlerin lui donna tous ses papiers c'étaient les Exercices spirituels pour qu'il les examinât. Comme on leur demandait s'ils avaient des compagnons, ils répondirent que oui et dirent où ils étaient. Tout de suite on y alla sur l'ordre du bachelier et l'on amena à la prison Caceres et Arteaga, mais on laissa Juanico lequel, ensuite, se fit moine. Cependant on ne les mit pas en haut comme les autres, mais en bas, où se trouvaient les prisonniers de droit commun. Cette fois le Pèlerin voulut encore moins prendre avocat ni assistant judiciaire.

Quelques jours plus tard il fut convoqué devant quatre juges, les trois docteurs Sanctisidoro, Paravinhas et Frias. Le quatrième était le bachelier Frias. Tous avaient déjà vu les Exercices. Ils lui posèrent de nombreuses questions non seulement à propos des Exercices mais sur la théologie, sur les articles, par exemple, de la Trinité, et du Saint Sacrement, pour savoir comment il les comprenait. Il s'excusa d'abord par sa déclaration préliminaire (36). Cependant, sur l'ordre des juges, il parla, et de telle manière qu'ils ne trouvèrent rien à lui reprocher. Le bachelier Frias qui, en ces sortes de choses, s'était montré toujours plus sévère que les autres lui soumit encore un cas de droit canon. À toutes les questions posées il fut obligé de répondre mais chaque fois il déclarait d'abord qu'il ne savait pas ce que disaient les docteurs sur ces problèmes. Ensuite ils lui enjoignirent d'expliquer le premier commandement comme il avait l'habitude de l'expliquer. Il se mit à le faire et s'y arrêta tellement, dit tant de choses sur le premier commandement qu'ils n'eurent guère envie de lui en demander plus. Auparavant, quand ils lui avaient parlé des Exercices ils avaient beaucoup insisté sur un point, un seul et qui se trouve au début : « Quand une pensée est-elle péché véniel et quand péché mortel ? » Ils s'inquiétaient de le voir, n'étant pas instruit, décider sur ce point. Il leur avait répondu : « Si j'ai dit la vérité ou non, c'est votre affaire de le déterminer. Et si ce n'est pas la vérité, condamnez ce que je dis. » À la fin, sans rien condamner, ils s'en allèrent.

Parmi les nombreuses personnes qui vinrent lui parler dans la prison il se trouva un jour don Francisco de Mendoza, maintenant cardinal de Burgos, accompagné du bachelier Frias. Il lui demanda familièrement comment il se trouvait dans cette prison et s'il lui pesait d'être captif. Il répondit : « Je vous dirai ce que j'ai dit aujourd'hui à une dame qui m'adressait des paroles de pitié à me voir détenu : en cela vous montrez que vous ne désirez pas être incarcérée pour l'amour de Dieu.

Et puis est-ce que la prison vous paraît être un si grand mal ? Eh bien, moi, je vous assure qu'il n'y a pas à Salamanque d'anneaux de fer et de chaînes en quantité telle que je n'en désire davantage pour l'amour de Dieu. »

Il arriva, en ce temps-là, que les internés de la prison s'enfuirent tous et que les deux Compagnons qui se trouvaient avec eux ne s'enfuirent pas. Quand, au matin, ils furent trouvés furent pas. Quand, au matin, ils furent trouvés devant les portes ouvertes, eux seuls, sans personne d'autre, cela donna beaucoup d'édification à tout le monde et fit beaucoup de rumeur par la ville. Immédiatement on leur donna tout un palais, qui était proche de là, pour prison.

Il y avait vingt-deux jours qu'ils étaient détenus quand on les appela pour entendre la sentence : on n'avait trouvé aucune erreur ni dans leur vie ni dans leur doctrine. Ils pourraient donc faire comme ils faisaient auparavant, enseignant le catéchisme et parlant des choses de Dieu, à condition de ne jamais définir : « cela est péché mortel » ou : « cela est péché véniel », à moins que quatre années ne se soient écoulées, pendant lesquelles ils auraient encore étudié. Cette sentence une fois lue, les juges leur montrèrent beaucoup d'affection, comme s'ils désiraient qu'elle fût acceptée. Le Pèlerin déclara qu'il ne l'accepterait pas, étant donné que, sans le condamner en aucune chose, on lui fermait la bouche afin qu'il n'aidât plus son prochain dans la mesure où il le pouvait. Le docteur Frias qui se montrait très affecté, eut beau insister, le Pèlerin se contenta de dire qu'il ferait ce qu'on lui commandait, tant qu'il se trouverait dans la juridiction de Salamanque. Immédiatement après ils furent tirés de prison et lui, se mit à recommander à Dieu et à méditer la décision qu'il devait prendre. Il trouvait de grandes difficultés à rester à Salamanque. En effet il lui semblait que s'il voulait se rendre utile aux âmes la porte lui était fermée par cette interdiction de définir ce qui relevait du péché mortel ou du péché véniel. Et c'est ainsi qu'il résolut d'aller à Paris pour étudier.

Quand le Pèlerin, à Barcelone, se demandait s'il étudierait et combien de temps, tout le problème pour lui était de savoir si, après avoir étudié, il entrerait en religion ou s'en irait à travers le monde. Quand l'idée lui venait d'entrer dans un Ordre, il pensait tout de suite à en choisir un corrompu et peu réformé, voulant y entrer pour en souffrir davantage. Il pensait également que Dieu, sans doute, porterait secours aux moines. Et Dieu aussi lui donnait grande confiance : il supporterait toutes les avanies et injures qu'on lui ferait subir.

Au temps de son incarcération à Salamanque, il n'avait pas manqué d'éprouver ces mêmes désirs d'aider les âmes et, dans ce dessein, de poursuivre d'abord ses études, de grouper aussi quelques Compagnon animés de la même intention, tout en conservant ceux qu'il avait. Il convint avec ces derniers, après avoir résolu d'aller à Paris, qu'ils l'attendraient sur place et qu'il partirait seul pour voir s'il trouverait là-bas quelque moyen de leur permettre d'étudier.

Beaucoup de personnes importantes insistèrent auprès de lui pour qu'il ne partît pas mais elles ne purent le convaincre. À peine quinze ou vingt jours après sa sortie de prison, il s'en alla, tout seul, en emportant quelques livres sur un petit âne. Quand il fut arrivé à Barcelone, tous ceux qui le connaissaient le dissuadèrent de passer en France à cause des grandes guerres qui s'y livraient. On lui racontait des exemples très précis et on allait même jusqu'à lui dire que l'on embrochait là-bas les Espagnols. Mais jamais il n'éprouva aucune sorte de crainte.

CHAPITRE HUITIÈME

Et ainsi il partit pour Paris, seul et à pied. Il arriva au mois de février, environ, et, selon ce qu'il me raconta, ce fut en l'année 1528 ou 1527*. [*Tandis qu'il était prisonnier à Alcalà naquit le prince d'Espagne, par là on peut situer dans le temps tous ces évènements, même ceux du passé (37).]. Il s'installa dans une maison où se trouvaient des Espagnols et il alla étudier les Humanités à Montaigu, voici pourquoi : on l'avait fait avancer dans ses études avec tant de hâte qu'il se trouvait fort dépourvu de bases. Il se mit à étudier avec les jeunes enfants selon la méthode et le programme en usage à Paris.

En échange d'une lettre de crédit qu'on lui avait donnée à Barcelone, un marchand lui paya, dès son arrivée à Paris, vingt-cinq écus. Il les confia à l'un des Espagnols de l'auberge où il était descendu, lequel, en peu de temps, les dépensa et fut incapable de les rembourser. Aussi le Carême passé, le Pèlerin n'avait plus rien de son pécule, à la fois parce qu'il l'avait entamé un peu lui-même et pour la raison qui vient d'être dite. Il fut contraint de mendier et même de quitter la maison où il habitait.

Il fut recueilli à l'hôpital Saint-Jacques au-delà des Innocents (38). Il en éprouvait une grande incommodité pour ses études parce que l'hôpital était à une bonne distance du collège Montaigu et qu'il lui fallait, pour trouver la porte ouverte, arriver le soir au premier coup de l'Angélus et ne sortir, le matin, qu'au jour. Dans ces conditions il ne pouvait pas fréquenter les cours aussi bien qu'il aurait dû. Il éprouvait aussi une autre gêne du fait qu'il devait demander l'aumône pour substituer.

Comme depuis près de cinq ans ses douleurs d'estomac avaient cessé, il s'était remis à pratiquer de plus grandes pénitences et abstinences. Ayant mené quelque temps cette vie d'hôpital et de mendicité et voyant qu'il ne faisait guère de progrès dans ses études, il se mit à réfléchir sur ce qu'il devait faire. Voyant que certains étudiants servaient, dans les collèges, de domestiques à certains régents et avaient le temps d'étudier, il résolut de chercher un maître.

Il se livrait en soi-même à une considération et à un projet < où il trouvait consolation > qui étaient d'imaginer que son maître serait le Christ. Et à l'un des écoliers en pension chez ce maître il donnerait le nom de saint Pierre et à un autre celui de saint Jean et ainsi de suite pour chacun des Apôtres. « Quand le maître me donnera un ordre, je penserai que c'est le Christ qui me le donne et quand ce sera un autre je penserai que c'est saint Pierre. » Il mit beaucoup de diligence à trouver un poste de serviteur, il en parla d'une part au bachelier Castro et aussi à un moine du couvent des Chartreux qui connaissait beaucoup de régents, et à d'autres personnes également. Jamais il ne leur fut possible de lui trouver un maître.

À la fin, comme il n'avait pas obtenu de solution, un moine espagnol lui suggéra qu'il serait préférable pour lui d'aller chaque année dans les Flandres, d'y perdre deux mois, peut-être moins, afin d'en rapporter de quoi pouvoir étudier tout le reste de l'année (39). Cette solution, après qu'il l'eut recommandée à Dieu, lui parut bonne. Mettant à profit ce conseil, il rapportait chaque année des Flandres de quoi subsister médiocrement. Une fois il passa en Angleterre et il y recueillit plus d'aumônes que d'habitude ailleurs, les autres années.

Revenu pour la première fois des Flandres, il se mit, avec plus d'intensité que de coutume, à se livrer à des entretiens spirituels : il donnait en même temps les Exercices à trois disciples, à savoir à Peralta, au bachelier Castro, qui était en Sorbonne, et à un Biscayen qui était à Sainte-Barbe et qui s'appelait Amador. Tous trois firent de grands changements dans leur vie et tout de suite ils donnèrent tout ce qu'ils avaient à des pauvres, même leurs livres. Ils se mirent à demander l'aumône à travers Paris et ils s'en allèrent loger à l'hôpital Saint-Jacques où le Pèlerin avait habité auparavant et qu'il avait quitté pour les raisons indiquées ci-dessus. Cela fit grand tapage dans l'Université parce que les deux premiers étaient des personnes en vue et très connues. Tout de suite, les Espagnols se mirent à livrer bataille aux deux maîtres et, ne pouvant les convaincre de revenir à l'Université, en dépit de leurs raisonnements et arguments nombreux, ils se rendirent un jour, en force et l'arme à la main, à Saint-Jacques, et ils les tirèrent de l'hôpital.

Les ayant ramenés à l'Université ils conclurent avec eux l'arrangement que voici : après qu'ils auront achevé leurs études ils pousseront plus avant la réalisation de leurs projets. Le bache-

lier Castro se rendit dans la suite en Espagne, prêcha quelque temps à Burgos et se fit moine chartroux à Valence. Peralta partit pour Jérusalem à pied, par un capitaine, un de ses parents ; lequel trouva le moyen de le conduire au pape et fit en sorte qu'on lui ordonnât de retourner en Espagne. Ces faits se passèrent non pas tout de suite mais quelques années plus tard.

De grands murmures s'élevèrent dans Paris, surtout parmi les Espagnols, contre le Pèlerin. Notre Maître de Gouvea, disant qu'il avait rendu fou Amador, étudiant de son collège, annonça qu'il prenait la décision suivante : la première fois que le Pèlerin viendrait à Sainte-Barbe, il lui ferait donner une salle en tant que séducteur des écoliers (40).

L'Espagnol en compagnie duquel il avait vécu au début de son séjour et qui avait dépensé son argent sans le rembourser, partit pour l'Espagne, via Rouen. Comme il attendait à Rouen le passage sur un bateau, il tomba malade. Le Pèlerin sut la chose par une lettre que l'autre lui envoya et le désir lui vint d'aller rendre visite au malheureux et de l'aider. Il pensait aussi que dans cette circonstance il pourrait le gagner afin que, laissant le monde, il se livrât tout à fait au service de Dieu.

Et pour pouvoir réussir, il eut le désir de faire les 28 lieues qu'il y a de Paris à Rouen, à pied déchaussé, sans manger ni boire. Faisant oraison à ce propos, il se sentait très craintif. À la fin il se rendit à Saint-Dominique et là il résolut d'aller à Rouen de la manière susdite. Déjà s'était dissipée la grande peur qu'il avait eue de tenter Dieu.

Le jour suivant, au matin, jour où il devait partir, il se leva de bonne heure et, tandis qu'il commençait de s'habiller, il lui vint une frayeur si grande qu'il avait presque l'impression de ne pouvoir s'habiller jusqu'au bout. En dépit de cette répugnance, il sortit de la maison, et de la ville également, avant qu'il ne fît bien jour. Cependant sa peur durait sans cesse. Elle le poursuivit jusqu'à Argenteuil qui est un bourg à trois lieues de Paris en direction de Rouen et où se trouve, dit-on, la tunique de Notre Seigneur (41). Ayant traversé ce bourg dans ce tourment spirituel, il monta sur une hauteur et là son angoisse commença de se dissiper. Il lui vint une grande consolation et une énergie spirituelle accompagnées de tant d'allégresse qu'il se mit à crier au milieu des champs et à parler avec Dieu, etc. Il fut hébergé ce soir-là, avec un pauvre mendiant, dans un hôpital, ayant parcouru durant le jour quatorze lieues. Le lendemain il logea dans un hangar à paille. Le troisième jour il arriva à Rouen. Pendant tout ce temps il resta sans manger ni boire et pieds nus, comme il avait décidé. À Rouen, il reconforta le malade et l'aida à s'embarquer pour l'Espagne. Il lui donna des lettres, l'adressant aux compagnons qui étaient à Salamanque, c'est-à-dire Clixto, Cacérès et Arteaga.

Pour ne plus avoir à parler de ces compagnons, disons quel fut leur sort : tandis que le Pèlerin était à Paris, il leur écrivait souvent, selon l'accord qu'ils avaient conclu, et il leur avait signalé le peu de commodité qu'il trouvait de les faire venir à Paris pour leurs études. Cependant il imagina d'écrire à Doña Leonor de Mascarenhas (42) d'aider Calixto en lui donnant des lettres pour la Cour du roi de Portugal des lettres pour la Cour du roi de Portugal afin qu'il pût obtenir une des bourses que ce roi donnait pour Paris. Doña Leonor fournit ces lettres à Calixto, lui offrit une mule sur laquelle il pût voyager et une petite somme pour ses dépenses. Calixto alla à la Cour du roi de Portugal mais à la fin il ne se rendit pas à Paris. Il préféra retourner en Espagne et partir ensuite pour les Indes de l'Empereur (43) en compagnie d'une béate. Puis, rentré en Espagne, il repartit pour ces mêmes Indes et revint riche en Espagne, émerveillé, à Salamanque, tous ceux qui l'avaient autrefois connu. Cacérès retourna à Ségovie, qui était sa ville natale, et là, il se mit à vivre de telle façon qu'il semblait avoir oublié son premier projet. Arteaga fut nommé commandeur. Puis, à une époque où la Compagnie de Jésus était déjà fondée à Rome, on lui donna un évêché aux Indes. Il écrivit au Pèlerin qu'il abandonnait cet évêché à un membre de la compagnie. Il lui fut répondu qu'on déclinait son offre. Il partit alors pour les Indes de l'Empereur, devint évêque et mourut là-bas dans des conditions étranges : il était malade, il y avait là deux flacons d'eau tenus au frais, l'un plein d'une eau que le médecin avait prescrite, l'autre plein d'eau de Soliman, un poison. On lui donna par erreur le second, qui le tua.

Le Pèlerin revint de Rouen à Paris et apprit que les aventures de Castro et de Peraltra avaient suscité de grandes rumeurs contre lui et que l'Inquisiteur l'avait fait demander. Mais il ne voulut pas attendre. Il s'en alla chez l'Inquisiteur, lui dit qu'il avait su qu'on voudrait, (cet Inquisiteur, lui

dit qu'il avait su qu'on le cherchait et qu'il était prêt à tout ce qu'on voudrait, (cet Inquisiteur s'appelait Notre Maître Ori, religieux de Saint-Dominique), mais qu'il le pria d'expédier vite son affaire parce qu'il avait l'intention d'entrer à la Saint-Remi au Cours des Arts. Il désirait que ces choses fussent déjà passées, de manière à pouvoir mieux s'appliquer à ses études. Mais l'Inquisiteur ne le convoqua plus. Il lui dit simplement, ce jour-là, qu'il était vrai qu'on lui avait parlé de ses faits et gestes, etc.

À quelque temps de là, vint la Saint-Remi, qui est au début d'octobre, et il entra au Cours des Arts sous un professeur appelé Maître Juan Peña. Il y entra avec l'intention de conserver comme disciples ceux qui s'étaient proposé de servir le Seigneur mais de ne pas chercher à en recruter d'autres, cela afin de pouvoir étudier plus commodément.

Comme il avait commencé de suivre les leçons du Cours, les mêmes tentations lui vinrent qui l'avaient assailli à Barcelone quand il étudiait la grammaire : toutes les fois qu'il écoutait la leçon des nombreuses pensées spirituelles qui se présentaient à lui. Voyant que de cette manière-là il faisait peu de progrès dans ses études, il alla trouver son maître et lui promit de ne jamais manquer d'écouter tout son cours tant qu'il pourrait trouver du pain et de l'eau pour subsister. Cette promesse une fois faite, toutes les dévotions qui lui venaient à contre temps l'abandonnèrent et il alla de l'avant dans ses études, tranquillement. À cette époque, il fréquentait Maître Pierre Favre et Maître François Xavier, qu'il gagna ensuite au service de Dieu par le moyen des Exercices.

Pendant cette période du Cours on ne le persécutait plus comme auparavant. À ce sujet, le docteur Frago lui dit une fois qu'il s'étonnait de le voir mener une vie si tranquille, sans que personne ne l'importunât. Il lui répondit : « La cause en est que je ne parle à personne des choses de Dieu, mais, le Cours fini, nous retournerons à nos habitudes. »

Comme ils s'entretenaient tous les deux, un moine vint demander au Docteur Frago qu'il consentît à lui trouver une maison parce que, dans celle où il avait sa chambre, beaucoup de gens étaient morts, de la peste pensait-il.

À cette époque, en effet, la peste avait commencé à Paris. Le Docteur Frago et le Pèlerin voulurent aller voir cette maison et ils emmenèrent avec eux une dame qui s'y connaissait et qui, à peine entrée, affirma que c'était bien la peste. Le Pèlerin voulut entrer aussi et, trouvant là un malade il le reconforta, lui touchant de la main sa plaie. Quand il l'eut consolé et revigoré quelque peu, il s'en alla tout seul. Sa main se mit à lui faire mal, au point qu'il se figurait avoir la peste et cette imagination était si violente qu'il ne put la vaincre, sauf à partir du moment où, avec une grande impétuosité, il mit sa main dans sa bouche, la tournant et la retournant à l'intérieur en disant : « Si tu as la peste à la main, tu l'auras aussi à la bouche. » Et quand il eut fini ce geste son imagination se dissipa ainsi que la douleur à sa main.

Mais quand il revint au collège Sainte-Barbe, où il avait sa chambre à cette époque et où il suivait les cours, les gens du collège, qui savaient qu'il était entré dans la maison pestiférée, se mirent à le fuir et ne voulurent pas le laisser entrer. Et de la sorte il fut contraint de vivre quelques jours au-dehors.

La coutume veut, à Paris, que les étudiants des Arts, la troisième année, prennent, pour devenir bacheliers, une « pierre », comme ils disent (44). Et comme il en coûte un écu, beaucoup d'entre eux qui sont pauvres ne peuvent le faire. Le Pèlerin se mit à se demander, plein de doute, s'il serait bon qu'il la prît. Se trouvant très hésitant et sans résolution, il décida de mettre l'affaire entre les mains de son maître lequel lui conseilla de prendre la « pierre » et il la prit. Cependant il ne manqua pas de gens pour murmurer et il y eut au moins un Espagnol qui fit une remarque.

À Paris il se trouvait, déjà en ce temps-là, très malade de l'estomac de sorte que tous les quinze jours il avait une douleur qui durait une bonne heure et qui lui faisait venir de la fièvre. Une fois cette douleur dura seize ou dix-sept heures. Il avait terminé le cours des Arts, étudié quelques années en théologie (45) et recruté des compagnons, à cette époque, et la maladie allait toujours de l'avant sans qu'il pût trouver aucun remède, bien qu'il essayât beaucoup.

Les médecins lui disaient seulement qu'il ne restait rien d'autre que l'air natal qui pût lui être utile. Les Compagnons (46) eux aussi lui conseillaient la même chose et ils insistèrent vivement. Déjà, à cette époque-là, ils avaient tous délibéré sur ce qu'ils avaient à faire, savoir : aller à Venise

et à Jérusalem et dépenser leur vie pour l'utilité des âmes. S'il ne leur était pas donné licence de rester à Jérusalem, ils reviendraient à Rome et se présenteraient au Vicaire du Christ afin qu'il les employât là où il jugerait que ce serait le plus favorable à la gloire de Dieu et utile aux âmes. Ils s'étaient aussi proposé d'attendre un an, à Venise, une occasion d'embarquement. S'il n'y en avait aucune pour le Levant cette année-là, ils seraient délivrés de leur vœu relatif à Jérusalem et ils iraient trouver le Pape, etc.

À la fin, le Pèlerin se laissa persuader par les Compagnons, d'autant plus que ceux d'entre eux qui étaient espagnols avaient quelques affaires à régler et qu'il pourrait s'en occuper là-bas. Ils tombèrent d'accord sur ce plan : une fois bien rétabli, il s'en irait régler leurs affaires, ensuite il passerait à Venise et là, il attendrait ses Compagnons.

On était alors en 1535 et les Compagnons devaient partir, selon leur pacte, en 1537, le jour de la conversion de saint Paul. Cependant, à cause des guerres qui survinrent, ils s'en allèrent en 1536, en novembre.

Le Pèlerin était sur le point de quitter Paris quand il sut par ouï-dire qu'on l'avait dénoncé à l'Inquisiteur et qu'on avait engagé un procès contre lui. En apprenant cela et en voyant qu'on ne le convoquait pas, il s'en alla trouver l'Inquisiteur. Il lui dit ce qu'il avait appris, lui annonça qu'il était sur le point de partir pour l'Espagne et qu'il avait des Compagnons. Il le pria de bien vouloir rendre sa sentence. L'inquisiteur lui répondit, au sujet de l'accusation, que c'était vrai, < mais qu'il ne lui semblait pas qu'il y eût là quelque chose d'important. Seulement, il voulait voir le manuscrit des Exercices. L'ayant lu, il le loua beaucoup et il pria le Pèlerin de lui en laisser la copie, < ce qui fut fait. Néanmoins le Pèlerin insista de nouveau pour que l'Inquisiteur voulût bien continuer le procès, jusqu'à la sentence. Et comme l'autre s'en excusait, il revint chez lui, en compagnie d'un greffier public et de témoins, et prit acte de tout cela.

CHAPITRE NEUVIÈME

L'affaire terminée il monta sur un petit cheval que les Compagnons lui avaient acheté et il s'en alla tout seul vers son pays. En cours de route, il se trouva beaucoup mieux. En arrivant à la Province (47), il quitta la route habituelle et prit celle de la montagne qui était plus solitaire. Il avait cheminé un peu lorsqu'il tomba sur deux hommes armés qui venaient à sa rencontre, (cette route est de réputation assez mauvaise du fait des assassins).

Après l'avoir dépassé un peu, ils revinrent sur leurs pas, le rattrapèrent avec beaucoup de hâte et il apprit qu'ils étaient des domestiques de son frère, lequel les avait envoyés à sa recherche. À ce qu'il semble, en effet, de Bayonne, en France, où le Pèlerin avait été reconnu, ce frère avait reçu la nouvelle de son arrivée. Les domestiques prirent les devants et il les suivit sur le même chemin. Un peu avant d'arriver à sa terre il les retrouva encore qui venaient à sa rencontre et qui insistèrent beaucoup pour le mener à la maison de son frère, mais sans pouvoir l'y contraindre.

Il se rendit alors à l'hôpital et, à l'heure qui lui parut commode, il s'en fut demander l'aumône à travers le pays (48).

Dans cet hôpital il se mit à parler, avec beaucoup de gens qui venaient le visiter, au sujet des choses de Dieu, par la grâce de qui un grand profit spirituel résulta de ces entretiens. Dès le début, après son arrivée, il décida d'enseigner le catéchisme, chaque jour, aux enfants. Mais son frère le désapprouva fortement et déclara que nul enfant ne viendrait. Il lui répondit qu'il lui suffirait d'un seul. Mais après qu'il eût commencé, beaucoup de gens vinrent continûment l'écouter, et même aussi son frère.

En plus du catéchisme, il prêchait également les dimanches et jours de fête, avec utilité et profit pour les âmes. Les gens venaient de plusieurs milles pour l'entendre. En outre il s'efforça de supprimer certains abus et, avec l'aide de Dieu, il en redressa plus d'un. Par exemple, en ce qui concerne le jeu, il obtint qu'il fût prohibé par des mesures effectives, ayant convaincu celui qui avait la charge de la justice. Il y avait aussi là-bas un autre abus, celui-ci : les jeunes filles, dans ce pays, vont toujours la tête découverte, elles ne la couvrent qu'à partir du jour où elles se marient. Mais il y en a beaucoup qui deviennent concubines de prêtres et d'autres hommes et qui leur sont fidèles comme si elles étaient leurs épouses. Et c'est une chose à ce point courante que les concubines n'ont pas la moindre vergogne à dire qu'elles se sont couvert la tête pour un tel et elles sont connues comme vivant dans cet état.

De cet usage naît beaucoup de mal. Le Pèlerin persuada le Gouverneur de faire une loi d'après laquelle toute femme qui se couvrirait la tête pour quelqu'un sans être son épouse serait punie par la justice. De la sorte cet abus commença de régresser.

Il fit édicter que l'on pourvoirait les pauvres du nécessaire, sur les fonds publics et de manière habituelle, et aussi que l'on sonnerait trois fois l'angélus, le matin, à midi et le soir, afin que le peuple fît oraison, comme à Rome. Quoiqu'il se fût bien porté, au début, il tomba par la suite gravement malade. Quand il fut guéri il résolut de partir afin de régler les affaires qui lui avaient sans un sou, chose dont son frère s'irrita beaucoup, honteux déjà qu'il voulût s'en aller à pied. Le soir de son départ le Pèlerin eut la condescendance que voici : il se rendit jusqu'à la frontière de la Province à cheval en compagnie de son frère et de ses parents.

Mais quand il fut sorti de la Province il mit pied à terre, sans rien emporter et s'en fut en direction de Pampelune. Il gagna Almazan, pays natal du Père Linez puis Sigüenza et Tolède. De Tolède il se rendit à Valence. Dans tous ces pays, dont chacun était le pays natal de chacun de ses Compagnons, il ne voulut rien accepter, bien qu'on lui proposât de grandes offrandes avec beaucoup d'insistance.

À Valence il s'entretint avec Castro qui était moine chartreux. Comme il voulait s'embarquer pour Gênes, ses dévoués amis de Valence le prièrent de n'en rien faire. On disait que Barberousse courait la mer avec beaucoup de galères, etc. En dépit des nombreuses choses qu'on lui raconta, et qui eussent suffi à l'effrayer, rien ne put néanmoins le faire hésiter.

S'étant embarqué sur un grand navire, il essuya la tempête dont on a fait mention plus haut quand on a signalé qu'il fut trois fois sur le point de mourir.

Arrivé à Gênes, il prit la route de Bologne sur laquelle il souffrit beaucoup, surtout la fois où il s'égara et se mit à longer un cours d'eau qui était en contrebas tandis que son chemin montait. Et ce chemin, plus il le suivrait, plus il le voyait se rétrécir. Et il devint tellement étroit qu'il ne pouvait plus ni avancer ni faire demi-tour. Il se mit alors à marcher à quatre pattes et il chemina de la sorte un bon moment avec une grande peur : chaque fois qu'il faisait un mouvement il croyait qu'il allait tomber dans le cours d'eau. Ce furent là la plus grande fatigue et la plus grande épreuve physique qu'il eût jamais connues. Mais à la fin il se tira d'affaire.

Pour entrer à Bologne, il devait passer sur un petit pont de bois. Il tomba de ce pont et se releva couvert de boue et trempé. Il fit rire les nombreuses gens qui se trouvaient là.

Dès son arrivée à Bologne, il se mit à demander l'aumône et n'obtint pas un liard, bien qu'il cherchât dans toute la ville.

Il resta quelque temps à Bologne, y fut malade, puis s'en alla à Venise, toujours de la même façon.

CHAPITRE DIXIÈME

À Venise, à cette époque, il s'appliquait à donner les Exercices et se livrait à d'autres entretiens spirituels. Les personnes les plus en vue auxquelles il les donna furent Maître Pedro Contarini et Maître Gaspard de Doctis, de même qu'un Espagnol du nom de Rozas. Il y avait aussi un autre Espagnol qui s'appelait le bachelier Hocès. Il fréquentait beaucoup le Pèlerin, ainsi que l'évêque de Ceuta (49), et, bien qu'il eût quelque attirance à faire les Exercices, il ne mettait pourtant pas son désir à exécution. À la fin il se résolut à s'enfermer pour les faire. Après les avoir faits pendant trois ou quatre jours, il vint dire le fond de sa pensée au Pèlerin : il avait peur que ce dernier ne lui enseignât, par les Exercices, quelque doctrine mauvaise, s'il en croyait du moins ce qu'un tel lui avait dit. C'est pourquoi il avait apporté avec lui certains livres, afin d'y avoir recours, si par hasard le Pèlerin voulait le tromper. Il tira grand profit des Exercices et à la fin il résolut de suivre le genre de vie du Pèlerin. Ce fut aussi le premier des Compagnons qui mourut.

À Venise le Pèlerin souffrit encore une autre persécution. Beaucoup de gens disaient qu'il avait été brûlé en effigie en Espagne et à Paris ; les choses allèrent si loin qu'on lui fit un procès. La sentence donnée fut favorable au Pèlerin.

Les neuf Compagnon arrivèrent à Venise au début de l'année 1535. Là, ils se dispersèrent pour aller servir dans divers hôpitaux. Au bout de deux ou trois mois ils s'en allèrent tous à Rome recevoir la bénédiction pontificale pour le voyage de Jérusalem. Le Pèlerin n'y alla pas à cause du Docteur Ortiz qui se trouvait là-bas, ainsi que le nouveau Cardinal Théatin (50). Les Compagnons revinrent de Rome avec des lettres de crédit de deux à trois cents écus qui leur avaient été données en aumônes pour leur traversée jusqu'à Jérusalem. Ils n'avaient voulu prendre cet argent que sous forme de lettres de crédit. Par la suite, comme ils ne purent aller à Jérusalem, ils rendirent ces lettres à ceux qui les leur avaient données.

Les Compagnons retournèrent à Venise de la même manière qu'à l'aller, c'est-à-dire à pied et en mendiant leur vie, mais ils se répartirent en trois groupes et de telle sorte qu'ils fussent, dans chaque groupe, de nations diverses. Une fois à Venise ceux qui n'étaient pas prêtres reçurent l'ordination, ayant été autorisés par le nonce du pape à Venise, Verallo, lequel devint ensuite Cardinal. On les ordonna ad titulum paupertatis et tous firent le vœu de chasteté et de pauvreté.

Cette année-là, les navires n'appareillaient pas pour le Levant, parce que les Vénitiens avaient rompu avec les Turcs. Eux alors, voyant s'éloigner leur espoir de s'embarquer, se répartirent à travers le pays vénitien avec l'intention d'attendre, comme ils l'avaient décidé, que l'année fût passée. Si elle s'écoulait sans qu'ils aient pu s'embarquer, ils s'en iraient à Rome.

Au Pèlerin il échut d'aller avec Favre et Lainez à Vicence. Là ils trouvèrent une maison, hors du pays, qui n'avait ni portes ni fenêtres. Ils y dormaient sur un peu de paille qu'ils avaient apportée. Deux d'entre eux allaient régulièrement demander l'aumône en ville deux fois par jour. Ils rapportaient si peu qu'ils avaient à peine de quoi subsister. Ils mangeaient d'habitude du pain sec, cuit à l'eau, quand ils en avaient, et celui qui restait à la maison veillait à le faire cuire. Ils passèrent de cette façon quarante jours, ne s'occupant à rien d'autre qu'à faire oraison.

Passé les quarante jours, Maître Jean Codure arriva et ils décidèrent ensemble de commencer à prêcher. Ils allèrent tous les quatre sur différentes places, le même jour et çà la même heure. Ils commencèrent leur prédication en criant d'abord à forte voix et ils appelèrent les gens en agitant leurs bonnets. Ces sermons firent beaucoup de bruit dans la ville et de nombreuses personnes furent émues de dévotion. Ils obtinrent en plus grande abondance les ressources matérielles qui leur étaient nécessaires.

Pendant le temps qu'il séjourna à Vicence, il eut beaucoup de visions spirituelles et de nombreuses et quasi habituelles consolations, au contraire de ce qu'il avait éprouvé quand il était à Paris. Ce fut surtout quand il commença de se préparer pour être prêtre, à Venise, et tandis qu'il se préparait à dire la messe et aussi pendant toutes les pérégrinations de cette époque, qu'il eut de grandes visitations surnaturelles, du genre de celles qu'il avait l'habitude de recevoir quand il était à Manrèse.

Comme il était encore à Vicence, il apprit que l'un de ses Compagnons qui se trouvait à Bassano était tombé malade au point de mourir. Lui-même souffrait alors d'une attaque de fièvres. Néanmoins il se mit en route et il marchait si vite que Favre, son Compagnon, ne pouvait le suivre. Au cours de ce voyage il reçut de Dieu la certitude < et il dit à Favre < que son Compagnon ne mourrait pas de cette maladie-là. Quand ils furent arrivés à Bassano le malade éprouva beaucoup de réconfort et il guérit vite.

Puis ils revinrent ensemble à Vicence et là pendant un certain temps, ils furent réunis tous les dix. Certains d'entre eux allaient chercher l'aumône dans les villages environnants.

Ensuite, l'année s'étant écoulée, et comme ils n'avaient pu s'embarquer, ils décidèrent d'aller à Rome, y compris le Pèlerin, vu que l'autre fois, quand les Compagnons y étaient allés sans lui, les deux personnages qu'il redoutait s'étaient montrés tout à fait bienveillants.

Ils se rendirent à Rome, divisés en trois ou quatre groupes. Le Pèlerin, qui était avec Favre et Lainez, fut, au cours de ce voyage, très spécialement visité par Dieu. Il avait résolu, après son ordination, de rester un an sans dire la messe, tout en se préparant et en priant la Madone qu'elle voulût bien le mettre avec son Fils. Comme il se trouvait un jour, quelques milles avant d'arriver à Rome, dans une église, en train de faire son oraison (51), il éprouva un tel changement dans son âme et il vit si clairement que Dieu le Père le mettait avec le Christ, son Fils, qu'il n'aurait pas le courage de douter de cette chose à savoir que Dieu le Père le mettait avec son Fils. *

[* Et moi qui écris ces choses je déclarai au Pèlerin, quand il me les raconta, que Lainez rapportait cet épisode avec d'autres particularité, d'après ce que j'avais entendu dire. Il me répondit que tout ce que disait Lainez était vrai. Lui-même ne se rappelait pas les détails de manière si précise, mais il était certain qu'au moment où il les avait racontés il n'avait dit que la vérité.

Il me fit la même remarque à propos d'autres épisodes.]

Puis, en arrivant à Rome, il dit à ses Compagnons qu'il voyait les fenêtres fermées, entendant par là qu'ils auraient à subir beaucoup de contradiction. Il ajouta : « Il faut que nous nous tenions fermement sur nos gardes et que nous n'engagions pas de conversation avec les femmes, sauf si elles sont de haut rang. » Plus tard, à Rome, < pour dire un mot à ce sujet, Maître François Xavier confessait une dame et il la visitait de temps en temps pour s'entretenir avec elle de choses spirituelles. Dans la suite elle fut trouvée enceinte, mais le Seigneur voulut qu'on découvrit celui qui avait commis la faute. La même chose arriva à Jean Codure avec l'une de ses filles spirituelles, < que l'on surprit en compagnie d'un homme.

De Rome, le Pèlerin se rendit au Mont-Cassin pour donner les Exercices au Docteur Ortiz. Il y resta quarante jours, au cours desquels il vit, une fois, le bachelier Hoces qui entra au ciel. Il en eut un accès de larmes abondantes et reçut une grande consolation spirituelle. Il l'aperçut de façon si claire que, s'il disait le contraire, il lui semblerait mentir. Du Mont-Cassin il emmena avec lui Francesco Estrada.

De retour à Rome, il s'appliquait à aider les âmes. Ses Compagnons et lui demeuraient encore à la vigne (52) et il donnait les Exercices spirituels à diverses personnes dans le même temps, < l'une d'elles habitait à Sainte-Marie-Majeure, l'autre au Ponte Sixto.

Un peu plus tard les persécutions commencèrent et Michel (53) se mit à causer des ennuis au Pèlerin et à dire du mal de lui. Le Pèlerin le fit convoquer devant le Gouverneur à qui il montra d'abord une lettre de ce même Michel dans laquelle le Pèlerin était couvert d'éloges. Gouverneur interrogea Michel et la conclusion de l'affaire fut qu'on le bannit de Rome.

Ensuite Mudarra et Barreda se mirent à le persécuter, disant que le Pèlerin et ses Compagnons étaient des fugitifs, bannis d'Espagne, de Paris et de Venise. À la fin, en présence du Gouverneur et du Légat qui se trouvait alors à Rome, tous deux avouèrent qu'ils n'avaient rien de mauvais à dire contre les Compagnons si contre leurs mœurs ou leur doctrine. Le Légat ordonna qu'on fît silence sur toute cette affaire mais le Pèlerin n'accepta pas, déclarant qu'il voulait une sentence finale.

Cela ne fut pas du goût du Légat ni du Gouverneur ni même de ceux qui, au début, s'étaient montrés favorables au Pèlerin. Mais en fin de compte, au bout de quelques mois, le Pape vint à Rome.

Le Pèlerin va lui parler à Frascati et lui soumet quelques-unes de ses bonnes raisons et le Pape se saisit de l'affaire et commande qu'on rende la sentence, laquelle est favorable, etc.

On accomplit à Rome, avec l'aide du Pèlerin et des Compagnons quelques oeuvres pies, comme sont les Catéchumènes, Sainte-Marthe, les Orphelins, etc.

Les autres choses, Maître Nadal pourra les raconter.

Moi, après avoir raconté tout cela, le 20 octobre, je m'enquis auprès du Pèlerin sur les Exercices et sur les Constitutions, voulant savoir comment il les avait composés. Il me répondit au sujet des Exercices qu'il ne les avait pas rédigés d'un seul coup. Toutes les fois qu'il observait dans son âme des choses qu'il trouvait utiles et qui lui semblaient pouvoir être aussi utiles aux autres, il les consignait par écrit, par exemple comment faire son examen de conscience au moyen des lignes, etc. En particulier il me dit que les modes d'élection, il les avait tirés de son expérience, touchant la diversité des esprits et des pensées, expérience qu'il avait eue à Loyola, lorsqu'il avait encore mal à la jambe. Et il me dit au sujet des Constitutions qu'il m'en parlerait le soir.

Le même jour, avant de souper, il m'appela, ayant l'aspect d'une personne qui est plus recueillie qu'à l'ordinaire. Il me fit une manière de protestation dont l'essentiel était de montrer l'intention véritable et le désir de simplicité qui l'avaient animé dans son récit, ajoutant qu'il était bien certain de n'avoir rien raconté qui fût de trop. Il avait, dit-il, commis bien des offenses envers Notre Seigneur depuis qu'il avait commencé de le servir mais il n'avait jamais eu de consentement pour un péché mortel. Au contraire il allait toujours croissant en dévotion, c'est-à-dire en facilité de trouver Dieu, et maintenant plus que jamais dans sa vie. Toutes les fois qu'il voulait trouver Dieu et à l'heure qu'il voulait, il le trouvait. Même à présent, il avait, à des nombreuses reprises, des visions, surtout de celles dont il a été parlé plus haut, c'est-à-dire voir le Christ comme soleil.

Et cela lui arrivait souvent quand il se trouvait occupé à régler des choses importantes, – ce qui le faisait *venire in confirmatione* (54). Quand il disait la messe il avait aussi beaucoup de visions. Quand il rédigeait les Constitutions, il en avait aussi très souvent. Il pouvait, maintenant, affirmer cela plus facilement parce que, chaque jour, il écrivait ce qui se passait dans son âme et il en trouvait à présent mention écrite par devers lui. Et c'est ainsi qu'il me montra une très grande liasse de manuscrits (55) dont il me lut une bonne partie. Il s'agissait surtout des visions qu'il avait eues en confirmation de quelque clause adoptée dans les Constitutions. Il voyait tantôt Dieu le Père, tantôt les trois Personnes de la Trinité, tantôt la Madone qui parfois intercédait pour lui et parfois le confirmait. En particulier il me parla de certaines déterminations qu'il avait prises après avoir dit quarante jours de suite la messe chaque jour, et, chaque fois, avec beaucoup de larmes. La question était de savoir si une église de la Compagnie aurait un revenu quelconque et si la Compagnie pourrait en profiter. La méthode dont il usait quand il rédigeait les Constitutions était de dire chaque jour la messe, de présenter à Dieu le point précis dont il s'occupait et de faire oraison à ce sujet. C'est toujours avec des larmes qu'il faisait oraison et disait sa messe. Je désirais voir de plus près tous les papiers qu'il m'avait montrés, relatifs aux Constitutions, et je le priai de me les laisser un peu de temps. Mais il ne voulut pas.

NOTES

(1). Le Père Jérôme Nadal, un Majorquin (1507-1580), était entré en contact, à Paris, avec saint Ignace de Loyola mais il avait hésité à le suivre, craignant chose extraordinaire < d'être entraîné hors de l'orthodoxie. Plus tard, ayant lu la fameuse lettre envoyée des Indes par saint François Xavier aux clercs d'Occident, il avait été bouleversé et s'était décidé à entrer au plus tôt dans la Compagnie de Jésus. Il fut chargé de tâches importantes, notamment de la direction du Collège de Messine, ouvert en 1548. Ensuite il voyagea beaucoup pour faire approuver par les Pères d'Italie, d'Espagne et du Portugal les Constitutions. Saint Ignace le prit comme Vicaire général en 1554.

(2). La fondation de la Compagnie de Jésus avait été Ratifiée le 25 septembre 1540 par la Bulle Regimini Militantis Ecclesiae et les Exercices spirituels avaient reçu l'approbation pontificale le 31 juillet 1548. Les Constitutions avaient été promulguées sous une forme provisoire, au début de 1551. Mais, du vivant de saint Ignace, elles ne reçurent pas de consécration officielle. Cependant, Rome les approuvait et l'ensemble de la Compagnie les ratifiait.

(3). Juan Polanco, né à Burgos, est entré dans la Compagnie en 1541 et il y a joué un rôle important. Saint Ignace le prit comme secrétaire en 1547 et le chargea notamment, à l'époque où il rédigeait les Constitutions, de recueillir des renseignements sur les Règles des principaux ordres religieux. Il resta secrétaire des successeurs de saint Ignace, le Père Lainez et le Père François de Borgia. Le Père Ponce, était un Provençal. Il s'appelait Ponce Cogordan. Il jouait depuis 1549 le rôle de procureur dans la maison professe.

(4). Il est notable que, voulant arracher l'acquiescement du saint, Jérôme Nadal se déclare néanmoins dans l'état d'indifférence, recommandé par Ignace de Loyola comme caractéristique de la vertu d'obéissance.

(5). L'Autobiographie de saint Ignace a d'abord circulé en manuscrit avec le titre que lui avait donné Nadal, Acta Patris Ignatii, en espagnol Hechos del P. Ignacio, c'est-à-dire Actes, Faits et gestes du Père Ignace. Les éditions imprimées ont eu pour base le manuscrit que détenait le Père Nadal et qu'il emportait dans ses voyages. En 1731, les Bollandistes publièrent une traduction latine. Ils divisèrent le texte en chapitres et les chapitres en paragraphes numérotés. On ne s'est pas senti tenu, dans la présente édition, de respecter le découpage en paragraphes. De même on n'a pas adopté le titre : le Récit du Pèlerin. Cette formule a pour auteur le Père Tibaut, S. J. qui l'a insérée en tête de sa traduction < la première qui ait paru en français, publiée en 1922, aux Éditions Desclée de Brouwer. Le Père Thiry, qui a donné, en 1956, une édition refondue de cette traduction lui a conservé ce titre.

(6). C'était un Français. Né à Sallanches en 1525 il fut professeur au Collège de Messine. Il vint à Rome en 1558 et rédigea la traduction latine de l'Autobiographie. Il mourut à Avignon en 1599.

(7). Le Collège dont la dotation était à l'étude s'appelait le Collège romain. Il avait été fondé en 1551 et il devint par la suite une sorte d'École Normale de la Compagnie. C'est aujourd'hui l'Université pontificale, dite grégorienne, du nom du pape Grégoire XIII, lequel en 1773 se montra pour cette institution un généreux mécène. L'affaire du « Prêtre » est l'envoi en Éthiopie, royaume du fameux « prêtre Jean », d'une mission dont les premiers membres gagnèrent en effet Lisbonne, port d'embarquement, en fin novembre 1554.

(8). On aurait tort de prendre ces vives réactions du saint pour des marques de colère. En réalité, comme il avait mis la règle de l'obéissance au cœur de toute l'organisation de sa Compagnie, il ne pouvait tolérer contre cette règle aucune infraction, même légère. On est frappé, quand on lit les textes de souvenirs qu'a laissés l'entourage du Fondateur, par le mélange, dans son comportement quotidien, d'une grande bonté et d'une sévérité inflexible. Pour lutter contre le laisser-aller et la mauvaise tenue qu'il avait pu observer chez les clercs romains de son temps, saint Ignace avait édicté, parmi les règles de son Ordre, celle-ci : « Les yeux se tiennent communément baissés. Quand on les lève, il ne faut pas les lever beaucoup ni les tourner beaucoup de part et d'autre. Quand on parle avec quelqu'un spécialement s'il s'agit d'une personne que l'on respecte « on ne tiendra pas les yeux fixés sur son visage mais baissés, communément. » Cette règle, dite de « modestie » peut surprendre. Elle passera même pour encourager une attitude hypocrite, opposée au précepte pédagogique : « regarder les gens droit dans les yeux ». Il importe cependant de songer à l'époque où saint Ignace rédigeait ses Constitutions. Ajoutons que tous les ordres religieux préconisent la modestie dans l'attitude et principalement dans le regard. De nos jours la règle des yeux baissés est tombée en désuétude dans la Compagnie de Jésus.

(9). La rédaction en italien commence vers le début de l'épisode où est raconté le voyage de saint Ignace à Rouen. Il est à noter que le style, en dépit du changement de secrétaire et de langue, est resté fidèle à lui-même, direct, « oral », bâti sur une syntaxe qui se moque de la syntaxe et inspiré d'une esthétique qui n'est guère hostile aux répétitions.

(10). Ou, plus exactement, les Franco-Navarrais, sous la conduite d'André de Foix. Nous sommes en 1521. François Ier, voulant profiter des difficultés que le mouvement des Communiens suscite au nouveau roi d'Espagne, veut rendre aux d'Albret la partie de leur royaume située au sud des Pyrénées. La ville de Pampelune accueille favorablement les envahisseurs et leur ouvre ses portes. La garnison se retranche dans la citadelle où elle ne peut que se livrer, sur les instances d'Ignace de Loyola, à un « baroud d'honneur » : un duel d'artillerie qui durera une demi-journée.

(11). Il faut distinguer l'alcaide, chef militaire, gardien de forteresse ou de prison, de l'alcalde, juge ou magistrat municipal. L'Alcaide de Pampelune s'appelait Francisco de Herrera. Responsable des opérations militaires, il avait déjà commencé de négocier la reddition de la citadelle avec le général adverse, André de Foix. Ignace de Loyola, chargé de mission par le vice-roi de Navarre, Antonio Manrique de Lara, jouait plutôt le rôle de conseiller politique auprès des hommes d'armes. Il leur demande de résister parce qu'il sait qu'une colonne de secours s'est mise en route pour dégager la ville.

(12). Les chevaliers se confessaient les uns aux autres quand ils n'avaient pas d'aumônier auprès d'eux. C'était là une coutume qui datait du Moyen Âge. La démarche n'avait aucune valeur sacramentelle.

(13). Les deux ouvrages composaient à eux seuls toute la bibliothèque que possédaient les habitants de la ferme-château de Loyola. La Vie du Christ due à Ludolphe le Saxon, un moine chartreux mort en 1377, avait été traduite en castillan par le Franciscain Ambrosio Montesinos et imprimée à Alcalà de Henares au début du XVI^e siècle. Il s'agissait autre que la fameuse Légende dorée, appelée par Jacques de Varazzo, ou de Voragine, moine dominicain, mort archevêque de Gênes en 1292.

(14). On s'est demandé qui pouvait être cette dame. L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il s'agissait de l'infante Catalina, sœur cadette de Charles Quint, Jeanne la Folle. Elle épousa plus tard Jean III de Portugal.

(15). La note est de Gonçalves da Camara, de même que toutes celles qui suivront en bas de page. On comprend pourquoi le secrétaire a jugé utile d'insérer ici une note : le « discernement des esprits » c'est-à-dire l'art de reconnaître au fond des mots les inspirations qui viennent de Dieu et celles qui viennent de Satan, est devenu en effet une des pièces maîtresses de l'enseignement ignatien, tel qu'on le trouve dans les Exercices spirituels. La meilleure traduction en français des Exercices spirituels a été publiée dans la collection Christus (Ed. Desclée De Brouwer, Paris 1960), avec Introduction et notes, par le R.P. François Courel, S. J.

(16). Cette phrase est très révélatrice du jugement prudent que saint Ignace prononce sur ses propres visions et de l'importance qu'il donne à leur « effet ».

(17). Aranzazu signifie en basque : « Vous êtes dans les épines ? » C'est le cri qu'aurait poussé un berger en apercevant dans un buisson une petite statue de la Sainte Vierge, statue qu'on vénéra bientôt sur place, dans une chapelle bâtie pour l'abriter. Aranzazu est aujourd'hui encore un important lieu de pèlerinage.

(18). El camion real, c'est-à-dire « la grande-route ». Tout l'épisode baigne dans une atmosphère médiévale. La Sainte Vierge est en somme la « dame » que le chevalier veut servir. Incertain sur son devoir, Ignace de Loyola se confie à sa mule : on croyait en effet, au Moyen Âge, que Dieu guidait, en certaines circonstances, l'instinct des animaux.

(19). À la fin du livre IV de ce roman de chevalerie espagnol composé par Montalvo en 1508, est décrite la cérémonie au cours de laquelle Esplandian, fils d'Amadis et d'Oriane, est sacré chevalier. Ignace de Loyola s'inspire de cet épisode pour organiser sa propre veillée, non pas d'armes mais de prières.

(20). Célèbre monastère bénédictin de Catalogne, fondé vers le IX^e siècle et devenu un lieu de pèlerinage très fréquenté. On y vénérât une statue de la Vierge, toute noire, dite « la Virgen Morena ». Le confesseur auquel saint Ignace s'adressa était un religieux français. Il s'appelait Jean Chanon.

(21). Ce «village», Pueblo, comptait tout de même quatre mille habitants. Manrèse est aujourd'hui une ville industrielle de quarante mille habitants, au nord-ouest de Barcelone. On y trouve beaucoup de souvenirs ignatien, et, notamment, encastrée dans une chapelle de la résidence des Jésuites, la grotte où vécut le saint.

(22). La Légende dorée lui fournissait en effet l'exemple de saint André qui jeûna pour apprendre si l'un de ses pénitents allait être sauvé et de saint Jacques le Mineur qui promit de ne rien manger avant que le Christ ne fût ressuscité.

(23). Cette vision a reçu, dans le langage des biographes de saint Ignace, le titre d'«illumination du Cardoner». La croix au pied de laquelle il est allé s'agenouiller s'appelle la Cruz del Tort. On notera que ces diverses visions ont eu un contenu sensible, imaginatif, extrêmement séduit. Selon les théoriciens de l'expérience mystique, il s'est agi de lumières purement intellectuelles, infuses directement, et qui ont suscité par contre coup des schèmes très rudimentaires dans l'imagination du saint.

(24). Il s'agit de quattrini, pièces italiennes de menue monnaie.

(25). Par une grande chance nous possédons deux relations du voyage accompli par ce bateau la Negrona, au printemps de 1523. Il s'agit d'un journal de route tenu par Pierre Füssli, un Zurichois fondeur de cloche, et d'un autre tenu par le Strasbourgeois Philippe Hagen. Nous pouvons donc connaître beaucoup de détails concrets < certains très pittoresques > sur cette équipée. Le Grand Turc Soliman avait pris Rhodes en 1522.

(26). On appelait ainsi des chrétiens, originaires de Syrie pour la plupart, attachés au service des moines, notamment pour le maintien de l'ordre. Ils portaient une large ceinture au-dessus de leurs vêtements. Le couvent dont il est question s'appelait couvent du Mont-Sion. Il était occupé par des moines Franciscains à qui incombaient la garde des Lieux Saints et la protection générale des pèlerins pendant leur séjour et au cours de leurs visites.

(27). On s'explique la sévérité du garde quand on lit les relations de ce voyage. Les Turcs ne cessaient alors de faire subir aux pèlerins des vexations de toutes sortes < leur extorquant des sommes d'argent pour la moindre visite et réclamant de fortes rançons s'ils capturaient l'un d'eux. La semaine qui précéda le départ du groupe, cinq cents janissaires vinrent de Damas à Jérusalem et menacèrent de prendre d'assaut le couvent du Mont-Sion. Les pèlerins ne durent leur salut qu'à l'intervention du gouverneur turc qui fit partir les janissaires hors de la ville.

(28). Monnaie pontificale qui valait un dixième de ducat.

(29). Un an plus tard, presque jour pour jour, cette région devait être ensanglantée par la bataille de Pavie.

(30). Cela équivalait en somme à notre tutoiement.

(31). Cette pieuse femme, très dévouée à saint Ignace elle l'aïda de ses deniers longtemps lui donna par la suite beaucoup d'ennuis. Elle vint à Rome en 1543, quand la Compagnie avait pris corps, voulut se consacrer à diverses oeuvres fondées par saint Ignace et même, en 1545, elle demanda d'être agrégée au nouvel Institut et de prononcer des vœux solennels. Non seulement elle ne fut pas exaucée mais encore, s'étant rendue insupportable par son caractère et ses exigences, elle finit par recevoir l'invitation formelle de quitter Rome. Elle regagna Barcelone, devint franciscaine au

couvent de Sainte Marie de Jésus et mourut paisiblement, tout à fait réconciliée avec saint Ignace. Mais lui, instruit par l'expérience, demanda au Pape que jamais la Compagnie ne fût autorisée à créer une branche féminine.

(32). Jaen est une ville d'Andalousie sise à sise près de 400 km d'Alcala. On y conservait un voile qui aurait été celui avec lequel Véronique essuya le visage du Sauveur. Les deux femmes allèrent plus loin encore, jusqu'en un lieu de pèlerinage, très célèbre en Espagne : Notre-Dame de Guadalupe, en Estrémadure.

(33). À cette époque, en Espagne, les « érasmisans » étaient suspects d'hérésie < bien qu'Erasmus fût resté toujours dans l'orthodoxie (le Pape voulut même faire de lui un Cardinal) et on les tenait pour aussi dangereux que les Alumbrados, les « illuminés », gens pseudo mystiques qui alliaient parfois à leur souci d'un christianisme intérieur et épuré, non seulement un dédain des prescriptions de l'Église et des rites < ce qui les faisait taxer de luthéranisme < mais encore certains dérèglements d'ordre moral.

(34). En latin dans le texte : « La charité commence par soi-même »

(35). Le palmo mesurait 21 cm. Donc la chaîne avait entre deux mètres dix et deux mètres soixante-treize de longueur.

(36). Celle dont il a été parlé plus haut : il reconnaissait d'emblée qu'il avait peu étudié et qu'il manquait de bases.

(37). Le prince d'Espagne, le futur Philippe II, était né le 21 mai 1527. Ignace de Loyola arrive donc à Paris en février 1528. Le collège Montaigu où il s'inscrit se trouvait sur la colline Sainte-Geneviève à peu près à l'emplacement actuel du collège Sainte-Barbe. Calvin y avait étudié. La vieille maison était réputée pour le caractère à la fois sévère et rétrograde du régime de vie et d'étude qui y régnait.

(38). Cet hôpital se trouvait près de l'ancien cimetière des Innocents, au nord des Halles de Paris, non loin de la porte Saint-Denis.

(39). Il y avait alors beaucoup de riches marchands espagnols installés dans les Flandres. Ignace de Loyola a notamment visité Bruges et Anvers.

(40). Ce Diego de Gouvea, principal du collège Sainte-Barbe, appelé « Notre Maître » selon l'usage du temps, étaient très hostile à Ignace de Loyola à cette époque. Plus tard il devint son ami. La « salle » dont il le menace est un châtiment pénible aussi bien pour les omoplates que pour l'amour-propre. Le puni devait traverser le réfectoire entre deux files de régents devait traverser le réfectoire entre deux files de régents armés de badines et qui le frappaient sur les épaules.

(41). Cette relique se trouve aujourd'hui encore dans l'église d'Argenteuil.

(42). Dame d'honneur de l'impératrice Isabelle. Elle était portugaise.

(43). On appelait ainsi les pays d'Amérique conquis par les Espagnols. Les Indes orientales appartenaient aux Portugais. La Mujer spirituel, « la femme spirituelle », à la piété quelque peu illuminée dont parle le texte était la « béate » Catalina Hernandez. Arrivé à Mexico avec elle, Calixto reçut bientôt l'ordre de la quitter et de se vouer à l'apostolat auprès des païens. Il préféra rentrer en Espagne.

(44). On ne connaît pas bien le sens de cette formule *pigliano una piedra*, « ils prennent une pierre ». Il s'agit très probablement d'une sorte de festin que les nouveaux bacheliers devaient offrir à leurs maîtres et à leurs condisciples pour célébrer leur succès. Mais la tradition n'était sans doute pas contraignante puisque saint Ignace se demande à cause de la dépense s'il prendra ou non cette « pierre ». Aucune explication vraiment satisfaisante n'ayant été donnée, il est permis de risquer une hypothèse : cette « pierre » ne devrait-elle pas son nom à un jeu de mots avec *pier* qui signifiait « boire » dans l'ancienne langue ? Il s'agirait d'un « pot » comme on dit aujourd'hui en argot des Écoles.

(45). Saint Ignace obtint un grade universitaire qui correspondait à peu près à notre licence ès lettres. Il commença de préparer son doctorat de théologie au couvent des Dominicains installé alors en haut de l'actuelle rue Saint-Jacques mais il dut s'interrompre, comme il l'explique mais il dut s'interrompre, comme il l'explique, pour des raisons de santé. Il ne fut jamais docteur. Ses études furent sans éclat mais non sans mérite.

(46). Les Compagnons étaient alors au nombre de six. Ils s'appelaient Pierre Favre, François Xavier, Lainez, Salmeron, Rodrigues, Bobadilla. Ils avaient prononcé, avec saint Ignace, leur aîné qu'ils reconnaissaient comme leur maître, un serment dans une petite chapelle sise au flanc de la colline Montmartre, le 15 août 1534. Cette chapelle se trouvait à peu près à l'emplacement où s'élève aujourd'hui le couvent des religieuses auxiliaires du Purgatoire, rue Antoinette. Le serment dit « voeu de Montmartre » a été l'acte de fondation de la Compagnie. Il est curieux que nulle allusion n'y soit faite dans l'Autographie. Cette omission s'explique : Ignace de Loyola n'a pas éprouvé le besoin de revenir sur cet événement dont les détails étaient encore présents dans toutes les mémoires.

(47). Il s'agit de la province du Guipuzcoa, au pays basque espagnol.

(48). Le bâtiment où se trouvait cet hôpital dit de « la Magdalena » existe encore, à la lisière nord-est d'Azpeitia, à quelque deux kilomètres du château de Loyola. Il est très probable qu'Ignace voulut y séjourner en vue d'expier publiquement les « écarts » de sa jeunesse. Mais son frère, le notable Martin Garcia, ne pouvait juger compatible avec la dignité de la famille un tel souci d'abaissement.

(49). Le texte italien porte Cette. On interprète généralement ce nom de ville par Ceuta où il avait en effet un évêché. Mais on peut être tenté de lire Chieti, ville d'Italie, appelée Theatinum en latin, où Carafa, le futur pape Paul IV, fut évêque, d'où le nom de « Théatins » qu'ont porté les membres de la congrégation qu'il a fondée. Il est très vraisemblable que le jeune Hoces se soit méfié d'Ignace de Loyola à cause des médisances qui auraient eu précisément leur source chez l'évêque de Chieti. Carafa, qui séjournait à Venise à cette époque, s'était très vilement irrité contre le Pèlerin parce que ce dernier lui avait adressé une lettre de critiques pertinentes touchant la Règle et le genre de vie des Théatins.

(50). Ignace de Loyola avait eu maille à partir avec le docteur Ortiz, à Paris, lors de l'affaire Castro, Peralta et Amador. La prudence du Pèlerin est très caractéristique. Il ne souhaitait pas voir son oeuvre à nouveau compromise par des malentendus.

(51). Cette vision est dite « de la Storta » du nom que portait la chapelle où elle eut lieu, sise à un carrefour de routes, à seize kilomètres de Rome. Les spécialistes ont beaucoup étudié la signification de cette haute expérience mystique vécue par saint Ignace. Elle l'a déterminé à choisir pour l'Ordre qu'il allait. Elle l'a déterminé à choisir pour l'Ordre qu'il allait fonder, le titre de « Compagnie de Jésus ». Dieu le Père, en effet, l'avait admis manifestement pour compagnon de son fils. L'Expression, dans tout le passage, est confuse. Elle reflète certainement l'embarras que devait éprouver saint Ignace à rendre par des paroles humaines un si mystérieux et impressionnant souvenir.

(52). À leur arrivée dans Rome, Ignace de Loyola et ses Compagnons furent hébergés par un personnage nommé Quirino Garzoni. Il mit à leur disposition une petite maison qu'il possédait au pied du Pincio et qui était entourée de vignes.

(53). Michel Landivar, un Navarrais qui avait failli tuer François Xavier, à Paris, dans un accès de colère et qu'Ignace avait accueilli de nouveau dans son groupe à cause de son repentir et en dépit de son caractère instable.

(54). En latin dans le texte. Cette formule « venir en confirmation » est fréquente dans le vocabulaire mystique de saint Ignace. Elle correspond à une grâce reçue de Dieu et qui apporte à une décision prise une sorte de caution. Cette garantie peut être de nature diverse : illumination intérieure ou simple signe, facile à interpréter, telle l'approbation d'un supérieur.

(55). Il s'agissait des manuscrits du Diario spirituel du Journal spirituel tenu par saint Ignace. Il n'en reste qu'un fragment qui couvre une période allant du 2 février 1544 au 13 mars 1545. Justement dans ce fragment < le reste a été brûlé il est question du problème dont le Fondateur entretient son secrétaire : les églises fondées par la Compagnie seront-elles soumises à la loi de pauvreté radicale comme seront les résidences et les maisons professes, ou bien pourront-elles recevoir des revenus ? Saint Ignace avait finalement opté pour la pauvreté radicale. Le Journal spirituel de saint Ignace est un texte difficile à lire. Il vient d'être excellemment traduit et commenté par le R.P. Giuliani, S. J., dans un volume de la collection Christus (Paris, 1959, Desclée De Brouwer éd.). Document extraordinaire, il révèle à quel point saint Ignace de Loyola, était un homme d'action il laissait à sa mort, survenue le 31 juillet 1556, un Ordre groupant mille membres répartis en douze Provinces et soixante seize établissements < mais aussi un homme de méditation et de prière, sans cesse attentif à discerner la volonté de Dieu.